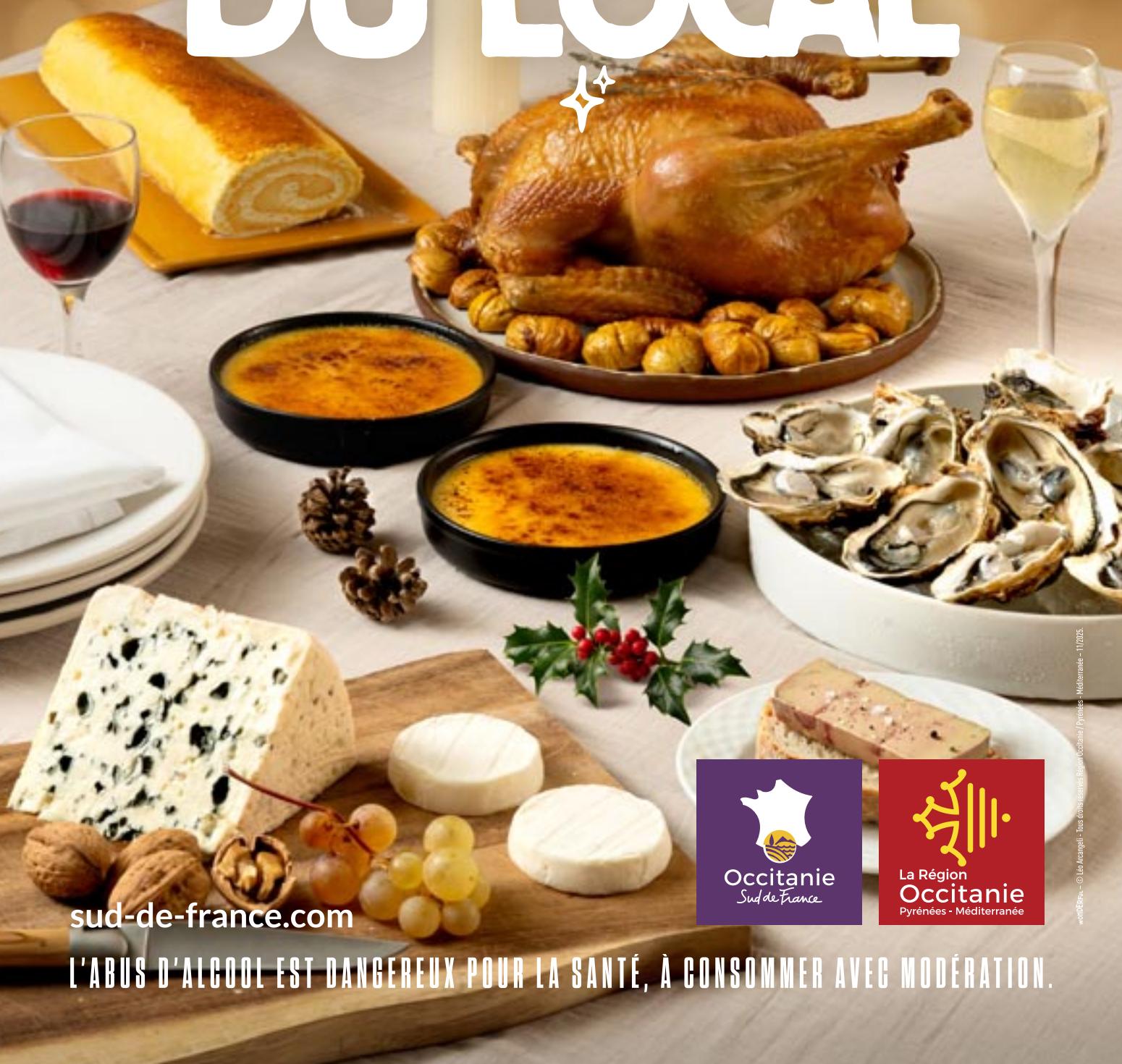




Musée des Augustins : une réouverture sur le ciel

*Après rénovation, le nouvel
accrochage valorise ses chefs-
d'œuvre sur ce thème.*

★ Pour les fêtes
★ la MAGIE
DU LOCAL ★



sud-de-france.com

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ, À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.



Éditorial

par Fabrice Massé

«

C'est la force de
l'art et de la
science, qui ne
savent pas se taire

»

La une

Salle romane, musée des Augustins

© musée des Augustins - D. Martin



L'ours

artdeville

est édité par **chicxulub** ass. loi 1901

DIRECTEUR DE LA PUBLICATION : Marc Trigueros
7, rue du Moulin 34540 Balaruc-le-Vieux

Tél. 06 88 83 44 93

www.artdeville.fr - contact@artdeville.fr

ISSN 2266-9736 - Dépôt légal à parution

Imprimé par JF Impression - Montpellier

Certification IMPRIM'VÉRT & PEFC/PSC

Valeur : 3,50 €

Mémoires différentes ?

Quelques fleurs en plastique, nouées autour de souvenirs forcément difficiles ; un petit drapeau tricolore planté au milieu, pour signifier l'attachement au pays pour lequel on a combattu ; quelques pierres pour s'assurer que le vent ne les emporte pas... Un geste furtif dans cette vaste étendue de courants d'air, de ruines et de fantômes qu'est le site du Mémorial de Rivesaltes ; modeste, comme pour s'en excuser par avance : « On ne veut pas déranger. »

Qui a pu composer ce touchant autel de fortune ? Une famille dont la vie a été brisée ici, bien sûr. Mais au fond, que la victime soit espagnole, juive, harkie, tsigane, homosexuelle, sénégalaise, guinéenne ou autre, condamnée par une machine administrative, idéologique, en tout cas absurde, qu'importe ! La douleur, qui persiste parfois encore aujourd'hui et demande à être reconnue, est la même pour tous.

Telle est donc la fonction de ces lieux de mémoire et de conservation que sont aussi les musées et dont il est largement question dans ce numéro d'*artdeville*.

Protéger des œuvres, des objets, des archives et des témoignages qui pourraient disparaître ; les rendre accessibles au plus grand nombre, les expliquer, les contextualiser... c'est aider à comprendre les mécanismes historiques, sociaux et politiques complexes. Prendre du recul, exercer son esprit critique aussi.

Les musées sont donc forcément des lieux de dialogue où se confrontent des mémoires différentes. La mise en récit de l'histoire qui leur revient, par des choix d'expositions, de mises en valeur, notamment quand les témoins directs ne sont plus là, reste une affaire délicate qui se heurte parfois à l'actualité.

Le travail de mémoire n'est donc pas seulement commémoratif, c'est un travail d'empathie, de sensibilité, de responsabilité, mais aussi un outil de vigilance démocratique, qui déplace les regards et bouscule les certitudes.

Au Mémorial de Rivesaltes, qui fête ses 10 ans ; au musée des Augustins de Toulouse qui rouvre après six ans de fermeture ; à la galerie du Château d'eau dont on a agrandi les espaces, à Toulouse également... le débat reprend. Immanquablement, des questions se posent à nouveau, c'est la force de l'art et de la science, qui ne savent pas se taire.

Contre ceux qui le déplorent et aimeraient imposer une histoire officielle, dont les coups de boutoir se font plus violents, regardons ce petit bouquet : comme l'art, il crée ce lien invisible entre individus, générations et cultures, et réussit à rendre le monde plus habitable. Sa force symbolique devient force tout court. Pas la peine de s'en excuser. ■

LUCE LEBART AU PAVILLON POPULAIRE



Luce Lebart a été nommée directrice artistique du Pavillon Populaire de Montpellier. Historienne et spécialiste de la photographie, commissaire et autrice, son parcours l'a menée des Archives départementales de l'Hérault à la Société française de photographie, puis à l'Institut canadien de la photographie. Elle est aujourd'hui chercheuse et commissaire pour l'Archive of Modern Conflict et codirectrice artistique du festival Fotografia Europea. Autrice de nombreux ouvrages de référence, elle défend une photographie rigoureuse et accessible au plus grand nombre.

Par cette nomination, la Ville entend s'inscrire dans la continuité du travail mené par Gilles Mora. Au Pavillon Populaire, l'exposition *Extrême Hôtel* de Raymond Depardon.

LE MUSÉE HYACINTHE RIGAUD A SON DUFY



Cet automne, la Ville de Perpignan a acquis, en vente aux enchères une peinture remarquable du peintre Raoul Dufy (1877-1953), intitulée *L'atelier de la rue Jeanne d'Arc*, huile sur toile, signée en bas à droite, qui peut être datée de l'année 1942.

Il s'agit d'une acquisition exceptionnelle qui fait entrer au patrimoine perpignanais une première toile de l'artiste dont la peinture est présentée au musée d'art Hyacinthe Rigaud grâce au seul dépôt, accordé par le Centre Pompidou, de neuf toiles de petits

formats, dont une vue de son atelier de la rue de l'Ange : *La Console jaune* (vers 1946-1948). L'intérêt de l'œuvre croise ainsi l'histoire du collectionnisme et l'histoire de l'art à Perpignan, ce qui en fait une pièce de premier plan pour les collections du musée d'art Hyacinthe Rigaud.

Cette acquisition rejoindra prochainement les cimaises du musée d'art Hyacinthe Rigaud ainsi que deux autres peintures achetées par la Ville de Perpignan en 2025 : une esquisse préparatoire pour *L'adoration des bergers* de Hyacinthe Rigaud, et *Portrait du peintre Étienne Terrus* de Maximilien Luce.

10 NOUVEAUX LIEUX CULTURELS LABELLISÉS "COMME À LA MAISON"

Le Conseil départemental de Haute-Garonne attribue le label "Comme à la maison" à 10 nouveaux lieux culturels haut-garonnais.

Dans le cadre de sa nouvelle feuille de route sur la bifurcation écologique, votée le 25 juin dernier, le Département a mis en place un nouveau règlement pour le label "Comme à la maison", afin de soutenir les lieux culturels qui s'engagent dans une démarche de responsabilité écologique et de lien social.

Ces lieux culturels dits "hybrides" ou "alternatifs" proposent un accueil favorisant le tissage du lien social et la mobilisation des habitants, partout sur le territoire (café associatif, librairie, épicerie solidaire, ressourcerie, jardin créatif en territoire de montagne...).

Chaque structure labellisée "Comme à la maison" bénéficie d'une aide à l'investissement pour des projets d'équipement ou d'aménagement, d'un montant maximum de 10 000 €.

Les 10 lauréats labellisés pour 2025 sont :

- "La Forêt électrique" à Toulouse,
- "La Glissade" à Aurignac,
- "La Canopée" à Fronton,
- "La Grange" à Lagardelle-sur-Lèze,
- "L'Escabel" à Toulouse,
- "L'Oasis gourmande" à Huos,
- "La Casita" à Caraman,
- "Café culturel de l'Estanquet" à l'Union,
- "La Riposte" à Calmont,
- "Le 100^e Singe" à Castanet-Tolosan.

l'art du don...

Depuis plus de 20 ans, les éditions chicxulub publient **artdeville**, ce magazine sur l'art, la culture en général et l'environnement urbain en particulier, que vous avez en main et que vous nous dites apprécier. Cette information est diffusée gratuitement, mais représente un coût et un travail importants. Aussi, permettez-nous cette sollicitation : soutenez **artdeville** et **faites un don à chicxulub**. Ponctuel, d'un montant à votre convenance, ou mieux, optez pour un don mensuel de :

5 euros/mois

10 euros/mois

20 euros/mois

plus...

Vous pourrez le déduire de vos impôts

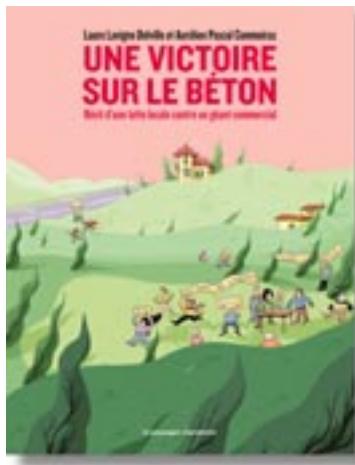
jusqu'à **66%**



<<< C'est là. **Merci !**



« UNE VICTOIRE SUR LE BÉTON » EN BD !



Bientôt Noël, une belle idée de cadeau : la BD « Une victoire sur le Béton » !

Vous vous en souvenez peut-être, nous vous en avions parlé, et vous nous aviez soutenus : à l'automne 2014, un projet de centre commercial voit le jour sur la commune de Saint-Clément-de-Rivière, aux portes de Montferrier, sur le beau site des Fontanelles. Le projet Oxylane, porté par Décathlon, a fait fortement réagir un grand nombre d'habitantes et habitants

des communes voisines, dont la nôtre, Montferrier-sur-Lez : il prévoyait l'installation de trois grandes enseignes – potentiellement quatre – défigurant complètement le paysage, détruisant 20 ha de terres agricoles, et faisant peser une menace sur l'accroissement de la circulation automobile à travers notre commune, sans parler de l'accroissement des risques d'inondation auquel les deux municipalités successives ont d'ailleurs été très sensibles.

Ce projet a été fermement combattu par un collectif d'associations que nous avons fondé et animé, Françoise et moi : le collectif Oxygène. Il aura fallu sept ans de bataille acharnée contre ce géant commercial pour que le projet soit finalement abandonné à l'automne 2021.

C'est l'histoire de cette lutte, racontée en bande dessinée par deux enfants du pays, Laure Lavigne Delville et Aurélien Pascal Commeiras avec beaucoup de pédagogie, n'excluant pas l'humour et faisant ressortir les magnifiques liens humains qui se sont construits au cours de ces sept ans.

C'est aussi un témoignage qui prouve que les luttes peuvent aussi être gagnées et qu'il ne faut jamais se résigner !

Cette BD de 128 pages est diffusée par un éditeur national (Le passager clandestin). Elle est en vente dans toutes les librairies. Nous sommes sûrs que cela constituera un très beau cadeau de Noël !

22 € - En librairie

*l'art
du
don...*

Depuis plus de 20 ans, les éditions chicxulub publient **artdeville**, ce magazine sur l'art, la culture en général et l'environnement urbain en particulier, que vous avez en main et que vous nous dites apprécier. Cette information est diffusée gratuitement, mais représente un coût et un travail importants. Aussi, permettez-nous cette sollicitation : soutenez **artdeville** et **faites un don à chicxulub**. Ponctuel, d'un montant à votre convenance, ou mieux, optez pour un don mensuel de :

5 euros/mois

10 euros/mois

20 euros/mois

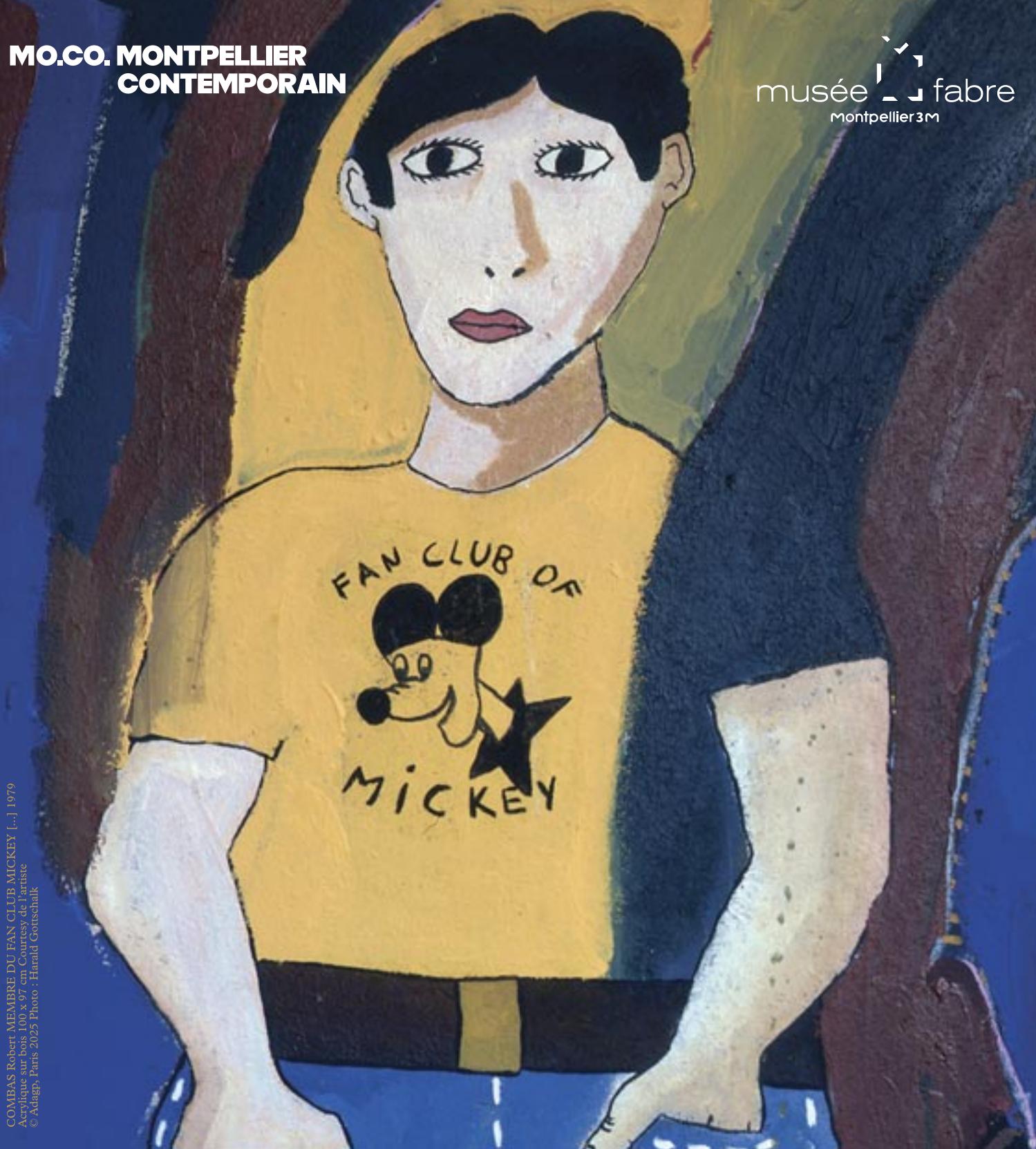
plus...

Vous pourrez le déduire de vos impôts

jusqu'à **66 %**



<<< C'est là. **Merci !**



COMBAS Robert MEMBRE DU FAN CLUB MICKEY [...] 1979
Acrylique sur bois 100 x 97 cm Courtesy de l'artiste
© Adagp, Paris 2025 Photo : Harald Gottschalk

EXPOSITION

**L'ÉCOLE DES BEAUX-ARTS DE MONTPELLIER :
UNE HISTOIRE SINGULIÈRE**

31.01.26

→ 03.05.26

AU MO.CO. ET AU MUSÉE FABRE



Politique culturelle

La galerie du Château d'eau rouvre, mais quid du LieuZaide ?

À LA FAVEUR D'UN AGENDA CULTUREL ET POLITIQUE PORTEUR, LE PROJET DE LIEU DÉDIÉ AU FONDS PHOTOGRAPHIQUE JEAN DIEUZAIDE VA-T-IL ENFIN VOIR LE JOUR ?

Texte Marylène Avéla - Fabrice Massé

Photos FM/artdeville

Après dix-huit mois de fermeture et un an de travaux, la galerie municipale du Château d'eau a rouvert mi-novembre. Une visite était organisée pour découvrir « le nouveau parcours de visite : plus fluide et plus lisible », se félicitait Pierre Esplugas-Labatut, maire adjoint de Toulouse délégué notamment aux musées. L'aménagement d'une arche sous le Pont-Neuf a en effet permis de créer une nouvelle aile et d'augmenter la surface du lieu de 30 % ; la mise aux normes de l'ensemble du site de l'accessibilité permettant désormais à tous d'accéder au sous-sol.

Acté par convention

Bien sûr, l'adjoint au maire a rendu hommage à l'ancien conseiller artistique du Château d'eau Christian Caujolle, décédé en octobre 2025. Le grand photographe et critique d'art fut également le directeur artistique de la célèbre agence VU. On pouvait s'attendre à ce que M. Esplugas-Labatut rappelle alors l'importance de Jean Dieuzaide, fondateur de la galerie du Château d'Eau en 1974, dans la carrière de Christian Caujolle. C'est en effet en découvrant les épreuves de son illustre ainé, à Toulouse, qu'est née la vocation de Christian Caujolle pour la photo. Il n'en fut rien. Un silence pas si étonnant, au fond, puisqu'il est de notoriété publique qu'un différend oppose la Ville aux héritiers de Jean Dieuzaide et à son fils Michel, en particulier.



M. Dieuzaide affirme être tout à fait disposé à des prêts gracieux : « Oui, bien sûr ! Évidemment ! confie-t-il par téléphone à *artdeville* fin novembre. À partir du moment où ils conçoivent un projet qui a du sens ».

La nouvelle entrée de la galerie du Château d'eau, à Toulouse, passe désormais par le jardin.

Magali Blénet, directrice de la galerie, accueille l'artiste Sophie Zénon pour l'exposition inaugurale. Sur le mur, la plaque commémorative en l'honneur de Jean Dieuzaide

Manque de considération

Au fond, ce que M. Dieuzaide déplore, « c'est un manque de considération de la part de la Ville pour l'œuvre de [son père] », qu'elle ne valoriserait pas à sa juste mesure. « Il y a quand même eu une grande exposition au couvent des Jacobins », répond à *artdeville* M. Esplugas. Des photos sont également utilisées pour animer les espaces des établissements municipaux ou ceux que nous gérons. Et, aux Archives, quelqu'un est à temps plein sur la collection qui a été entièrement numérisée. » Pas encore, en réalité. Selon les Archives, cette numérisation ne concernerait pour l'heure que 10 000 planches contact, majoritairement. « Si M. Dieuzaide n'est pas satisfait, il peut dénoncer la convention. Mais il devra rembourser la Ville », pique M. Esplugas. Mais pourquoi le LieuZaide n'existe-t-il pas ? l'interrogeait encore *artdeville*. « Vous m'embarrassez, finit par avouer M. Esplugas. M. le maire devrait faire une annonce à ce sujet courant janvier. Je ne peux pas en parler. » Si aucune date butoir n'a été fixée dans la convention – ni description plus précise du LieuZaide ; c'est une des sources évidentes du litige –, se pourrait-il qu'un projet puisse enfin prendre corps, en cette veille des élections municipales ?

Mais comment inaugurer cette nouvelle ère du Château d'eau, historiquement l'un des plus anciens centres d'exposition photographique en France, sans évoquer la gestion du fonds Dieuzaide ? Un fonds dont la famille a fait don à la Ville, voilà près de dix ans. Sans rappeler surtout que, lors de la donation, il était acté par convention (qu'*artdeville* a pu consulter) que « le fonds artistique et photographique donné serait géré au sein d'un espace dénommé « LieuZaide », situé à Toulouse ». Or, ce lieu n'existe toujours pas. Pour Michel Dieuzaide : « La Ville manque à son premier engagement ! »

Second point de désaccord, M. Esplugas affirme par presse interposée que la Ville a « acquis » le fonds Dieuzaide constitué de plusieurs centaines de milliers de négatifs, principalement. En réalité, il s'agit bien d'une « donation », dite « à charge », c'est-à-dire avec des engagements réciproques : les donateurs cèdent le fonds, estimé par les experts respectifs de la famille et de la Ville à près de 6 M€, en échange de quoi la Ville s'engage, outre à la création du LieuZaide, à verser 450 000 euros. Ce pourcentage représente 7 % environ de la valeur du don, une sorte de soultre plus ou moins équivalente à des droits d'auteur.

Troisième point de divergence, M. Esplugas reproche à la famille Dieuzaide d'avoir gardé les plus belles œuvres du fonds. Or, sur ce point encore, la convention est claire : la famille cède « la plus grande part de l'œuvre de Jean Dieuzaide », estimée à 6 M€ et pouvait donc en garder une petite partie, non estimée. De plus,

INTERVIEW

Michel Dieuzaide : « Jean-Luc, fais une villa Médicis de la photographie »

LieuZaide, manque de valorisation de l'œuvre de votre père, votre différend avec la mairie semble profond...

Ça a commencé très mal ! À partir du moment où la donation a été signée, un inventaire a été fait, évidemment, de ce que nous donnions. Et le déménagement s'est fait sans nous avertir ! Je suis arrivé un jour et l'atelier était vide. Ils avaient les clés et se sont servis. Avec le directeur des Archives de l'époque, on a été obligé de revoir l'inventaire, parce que, évidemment, ils avaient emporté des choses qui n'étaient pas pour eux et en avaient oublié qui étaient pour eux. Mais ça s'est réglé.

Vous parlez d'une occasion manquée à propos de l'atelier de votre père. Quelle est-elle ?

J'avais dit à Jean-Luc [Moudenc, maire de Toulouse*] : « Il y a l'atelier, et à côté la maison ; fais une chose qui n'a jamais été faite dans l'histoire de l'art : une villa Médicis de la photographie. Tu fais venir chaque année

deux grands photographes » ; ils logent toute l'année dans la maison et disposent des ateliers à côté pour travailler. À la fin, tu fais une exposition de leurs travaux au Château d'eau. C'était une manière de créer le LieuZaide, une manière de faire vivre Toulouse, sur le plan de la photographie, à un plan national puisque ça n'a jamais existé. Ils ont dit qu'ils ne le feraient pas.

À la fois, un tel projet doit être porté. Une mairie peut-elle s'en occuper seule ?

Là, on rejoint un problème que j'avais abordé dès la donation. Je leur avais dit : « Si vous ne recrutez pas un historien de la photographie, qui puisse prendre la mesure de l'œuvre de Jean Dieuaide, ça ne marchera pas. Je n'ai pas plus été entendu. La Ville de Bagnères-de-Bigorre, elle, a reçu en donation les archives du photographe Jean Eyssalet, Alix de son pseudonyme. Il a effectivement été le témoin de la vie de cette partie des Pyrénées pendant soixante ans. La mairie a recruté un historien qui s'est plongé dans l'œuvre et qui l'a fait vivre d'une façon formidable. Elle est en train de restaurer l'ancien palais de justice, pour exposer cette œuvre. Or, Alix n'a jamais défendu Bagnères-de-Bigorre comme mon père a défendu Toulouse aux yeux de tout le monde. Sans faire offense à sa mémoire, il n'a jamais eu la renommée internationale de mon père. »

À gauche, Michel Dieuaide, réalisateur, est aussi photographe comme son célèbre père.

Pierre Esplugas-Labatut, maire-adjoint de Toulouse, lors de la visite de presse de la galerie du Château d'eau, devant des œuvres de Sophie Zénon.

L'exposition Sophie Zénon en réouverture

L'humus du monde, l'exposition organisée pour la réouverture du Château d'eau, présente vingt ans du travail de recherche et de création de Sophie Zénon, une artiste fascinée par la beauté et l'effroi. Historienne et ethnologue de formation, elle

se définit comme une « photographe-alchimiste ». L'artiste hybride en effet son œuvre par différents médiums, comme pour en faire surgir les spectres de nos existences qui, selon elle, hantent nos paysages et nos vies, et la manière dont le passé les façonne.

En ces trois espaces rénovés de visite, trois périodes de créations de l'artiste. Pour les deux espaces de la tour, inspirant par sa forme circulaire « le cycle de la vie et de la mort », dit-elle, elle dialogue avec d'autres formes visuelles et plastiques, prêtées notamment par le musée des Augustins (qui rouvre lui-même le 19 décembre 2025), les Abattoirs, le Centre Pompidou...

Au rez-de-chaussée de la tour, Rémanences convoque la mémoire des paysages de guerre dans la région Grand Est. Il y est question, entre autres, de plantes obsidionales dont les graines furent déposées par les hasards de la migration des soldats, venus parfois de pays étrangers pour combattre.

Au sous-sol, Sophie Zénon interroge la fragilité de l'être et notre rapport à la mort. Elle confronte les momies de Palerme aux vanités des XVII^e et XVIII^e siècles du musée des Augustins. Dans le noyau central, l'artiste met en abîme sa propre mort en quatre crânes en porcelaine réalisés à partir du sien. Sous l'arche, Sophie Zénon prospecte l'enfance vosgienne de son père à partir d'une photo d'identité. Elle l'interprète sur Plexiglas à travers une nature morte. Scènes à la ferme, enfin, met en scène sa grand-mère italienne, ouvrière dans une ferme piémontaise dans la culture du riz., par de spectaculaires effets de bouger.

Jusqu'au 8 mars 2026



CRAC OCCITANIE

exposition à Sète
11.10.25–15.02.26

Yvonne Rainer: A Reader

Avec :

Charles Atlas
Florencia Aliberti
Caterina Cuadros
Gala Hernández López
Gregg Bordowitz
Cécile Bouffard
Ruth Childs
Pauline L. Boulba
Lucie Brux
Aminata Labor
Pauline Boudry
Renate Lorenz
Madison Bycroft
Hélène Giannecchini
Lenio Kaklea
Nick Mauss
Paul Maheke
Babette Mangolte
Josèfa Ntjam
Ulrike Ottinger
Adam Pendleton
Jean-Charles de Quillacq
Yvonne Rainer
Robert Rauschenberg



Yvonne Rainer, circa 1964. Photo attribuée à Robert Rauschenberg. Collection d'études. Fondation Robert Rauschenberg, New York.

Commissariat :
Arlène Berceliot Courtin

centre régional d'art contemporain crac.laregion.fr
26 quai Aspirant Herber
F-34200 Sète
Occitanie/Pyrénées-Méditerranée

→ Entrée libre et gratuite Ouvert tous les jours de 12h30 à 19h et le week-end de 14h à 19h. Fermé le mardi.
(Fermeture exceptionnelle le 25 décembre et le 1^{er} janvier).
facebook, instagram : @crac.occitanie





Musée des Augustins : une réouverture sur le ciel

APRÈS SIX ANS DE TRAVAUX, L'ANCIEN COUVENT DU XIV^e SIÈCLE DE TOULOUSE ROUVRE PARTIELLEMENT PAR SA NOUVELLE ENTRÉE, LE 19 DÉCEMBRE. POUR ACCOMPAGNER LA DÉCOUVERTE DE SES ESPACES RÉNOVÉS, LE NOUVEL ACCROCHAGE VALORISE SES CHEFS-D'ŒUVRE SUR UNE THÉMATIQUE CÉLESTE.

Texte Fabrice Massé *Photos* Voir crédits



Au creux de l'été, sur la pierre de Dordogne de la nouvelle entrée, c'est le protocole anti-tags qu'il a d'abord fallu tester. Le traitement prévu a fonctionné et la souillure de ses murs ivoire a totalement disparu ; les travaux engagés depuis six ans par la mairie de Toulouse, d'une tout autre ampleur, n'en ont pas été perturbés.

Mi-novembre, la Ville organisait une visite de presse et Laure Dalon, directrice du musée des Augustins depuis octobre 2022, dressait un état des lieux à un mois de la réouverture. Nommée alors que l'agence d'architecture chargée du nouvel accueil était déjà à pied d'œuvre, elle a néanmoins pu amender certains choix comme la place des vestiaires : « J'ai voulu que le public puisse entrer très vite et ne reste pas bloqué dans l'entrée. » De même, l'ancien espace d'exposition des moulages ne sera pas un atelier dédié aux enfants, « il aurait fallu occulter les baies vitrées pour des questions de sécurité, notamment ». La boutique du musée y a trouvé plus

logiquement sa place parmi les commerces du quartier Esquirol, rue de Metz.

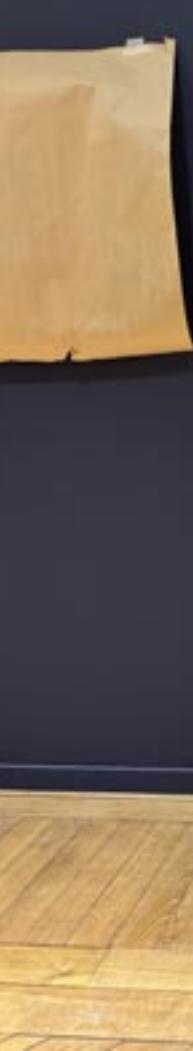
Recette gagnante

Épure abstraite et radicale d'inspiration possiblement néo-néogothique, ce nouveau hall d'entrée immaculé porte la signature de l'agence d'architectes portugaise Aires Mateus, au style si caractéristique. À première vue, ce qui surprend, c'est que ce nouveau bâtiment fait désormais écran à la vue sur l'église, au second plan, tandis que le mur originel du grand cloître, moins haut, la laissait plus dégagée. La silhouette plutôt massive de cette insertion entre deux ailes du musée rappelle, par ailleurs, un geste spectaculaire et élégant déjà réalisé par l'agence d'architectes à Louvain, en Belgique, pour l'extension de l'école d'architecture. Une recette gagnante qu'il était très tentant de décliner, sans doute. Contactée par *artdeville*, l'agence n'a pas répondu.

À l'intérieur, une agréable pente guide doucement nos pas et longe, à gauche, les banques d'accueil jusqu'à l'entrée proprement dite, une ancienne arche jusqu'ici

La nouvelle entrée du musée des Augustins (à gauche) et son contrechamp (à droite) imposent leur silhouette massive parmi l'architecture voisine.

© Agence Aires Mateus



Un pot de peinture, au pied de *Tempo calmo*, d'Émile-René Menard, est toutefois prétexte à rappeler avec humour que les travaux ont été mis à profit d'une campagne de restauration de nombreuses œuvres.

Laure Dalon, directrice, a pris ses fonctions en 2022 après avoir piloté les travaux du musée de Picardie, qu'elle a dirigé.

occultée et rouverte désormais. Autre surprise, un étrange voile de béton, pseudo-draperie cavernicole, couvre partiellement la transparence de la baie vitrée, laissant un espace perdu. Curieux.

Une déambulation libre

Quo qu'il en soit, pour le vénérable musée, une cure de jouvence s'imposait. Rendue indispensable notamment par la mise aux normes d'accessibilité aux personnes à mobilité réduite, elle a été l'occasion de repenser entièrement « l'expérience de la visite ». Ce que la nouvelle identité graphique du musée, dévoilée en août 2025, a joyeusement traduit par un jeu de chamboule-tout typographique très rafraîchissant.

Selon Laure Dalon, trois mots ont guidé le projet : *convivialité*, à rebours de l'ambiance austère de cet ancien couvent du XIV^e siècle ; *responsabilité*, qui donne accès à la compréhension des œuvres tout en restant connecté au monde ; *liberté*, les différentes salles réparties autour de ce cloître central, par exemple, offrant une déambulation affranchie du sens chronologique de la visite. Le visiteur pourra ainsi s'autoriser une divagation intuitive ou thématique. Pour l'ouverture, le thème du ciel guidera d'ailleurs la redécouverte des trésors du musée, en référence à la vue de ce cloître précisément, et à l'iconographie céleste qui inspire art et spiritualité depuis la nuit des temps. Des gargouilles alignées sous un film plastique et venues du couvent des Cordeliers

attendent qu'on s'occupe d'elles. Ce thème en sera-t-il l'occasion ?

Pour l'heure, seules les ailes ouest et sud du musée seront accessibles. Les ailes nord et est seront occultées par une bâche transparente installée autour du cloître, côté jardin, dont la toile a été confiée à Stéphanie Mansy,

«

Des œuvres monumentales rappellent que le musée des Augustins a été créé quelques années après le Louvre

»



artiste retenue pour un geste évolutif au fil de l'année 2026. Derrière, un second temps de travaux prévus jusqu'au printemps 2027 a été confié aux bons soins d'un comité scientifique. Les colonnes du cloître penchent. Chapiteaux et murs-bahuts doivent être expertisés, restaurés et nettoyés. Mais dès juin 2026, l'église sera rouverte et accueillera les grands formats des XVII^e et XVIII^e siècles.

Nouvel accrochage

D'autres œuvres et artistes contemporains ont été choisis pour investir les espaces intersticiels du musée, jusqu'ici délaissés. Les escaliers Viollet-le-Duc, qui mènent aux salons de peinture, présenteront dès l'ouverture l'installation audiovisuelle *Escalier spectral* de Pablo Valbuena, tandis que Flora Moscovici (pour l'anecdote, fille de Pierre, président de la Cour des comptes) explorera les relations peinture-lumière des murs et du sol de ce rez-de-chaussée.

À l'étage, dans la grande galerie et ses salons en enfilade, des cloisons cimaises ont été ajoutées avec la complicité de l'agence Scénografiā, « afin de créer un parcours et éviter d'avoir une vue immédiate sur toutes les œuvres, qui noie le visiteur », justifie Laure Dalon. « En été, la chaleur rendait la galerie et ses salons impraticables », la restauration de la verrière a aussi contribué à améliorer les choses. En outre, de robustes « canapés », structures

rectangulaires horizontales et blanches, rythment désormais le regard sur le nouvel accrochage.

Dans le Petit salon, les expositions temporaires – le ciel, donc, jusqu'au printemps 2027. On y croise notamment Camille Corot – *L'Étoile du berger*, dans un dialogue intemporel avec Jean Dubuffet – *Paysage au ciel tavelé*. Et aussi Sophie Zénon – *Le ciel de ma mémoire*, artiste également présentée à la galerie du Château d'eau (lire page 8). Fraîchement repeints, les salons de peinture se font l'écho de la période où Toulouse, fervente catholique, abritait également une académie royale de peinture, sculpture et architecture unique en France. Le parti pris de l'accrochage joue de surprises et mises en regard. Dans le salon vert, citons la confrontation entre l'orientalisme de Benjamin Constant, *Entrée du sultan Mehmet II à Constantinople...* (1876) et d'Eugène Delacroix, *Le Sultan du Maroc* (1845). Des œuvres monumentales et puissants témoignages historiques qui rappellent que le musée des Augustins a été créé quelques années seulement après le Louvre et qu'il tient son rang au niveau international.

Vieux sages barbus et femmes dénudées

Salon rouge, le regard de Laure Dalon se fait malicieux et interroge : « Comment se forment les stéréotypes ? » Par des rapprochements judicieux et pédagogiques, elle pointe sur ce qu'on nommerait aujourd'hui le *male*

Salon rouge, « vieux sages barbus et femmes dénudées » montrent malicieusement comment se forment les stéréotypes.

Par pudeur, consigne est donnée de ne pas trop montrer d'images du chantier. Ce que semblent approuver certaines statues : *La Tragédie* de Francisque-Joseph Duret (Photo 2) et buste autoportrait de Marc Arcis (Photo 4).

© FM/artdeville



Des installateurs d'œuvres raccrochent *Le Petit Savoyard*, d'Auguste Châtillon, acquise par le musée en 2021.

Déjà installé mi-novembre, le luminaire de la boutique-café traduit à sa manière la liberté et la convivialité qui ont prévalu au renouveau du musée.

© FM/artdeville

gaze (regard masculin) que le patriarcat et l'histoire de l'art ont si solidement établi. La directrice du musée rapproche, entre autres, *Le Massage. Scène de hammam* d'Édouard Debat-Ponsan (1847-1913), emblématique de la fin du XIX^e siècle et *Saint-Jean Chrysostome et l'Impératrice Eudoxie* de Jean-Paul Laurens (1838-1921) ; cette dernière œuvre représentant le patriarche de Constantinople, en 398, condamnant les mœurs dissolues de l'impératrice. « Vieux sages barbus et femmes dénudées, ça raconte quelque chose, non ? »

Pour rejoindre le rez-de-chaussée, on emprunte le grand escalier Darcy. Le palier haut devrait accueillir un espace ludique pour les enfants. On y redécouvre les vitraux Henri Guérin réalisés pour certaines fenêtres du musée dans les années 1980 selon un geste un brin systématique. Soulages, à Conques, a été plus heureux. Dans ces escaliers seront présentées des œuvres des XIX^e et XX^e siècles. La chorégraphie des sculptures qui semblent se répondre l'une à l'autre joue avec l'espace non sans une certaine espièglerie, indifférentes aux allées et venues incessantes des techniciens qui s'activent avant la réouverture. Ici on apprête les socles et les vi-

trines tandis qu'un chariot élévateur aide à libérer de sa caisse *Le Génie de Toulouse*, signée du sculpteur toulousain Carlo Sarrabezolles (1888-1971). Récemment acquise par la Ville, elle sera installée dans la plus vaste des quatre vitrines de la boutique, donnant sur la rue de Metz.

Retrouvailles

Enfin, on redécouvre avec bonheur la salle Romane (en Une). En 2014, l'artiste américain Jorge Pardo a été invité à réinventer cet espace. L'installation devait être démontée, mais elle magnifie si bien la collection de chapiteaux romans auxquels cette salle est dédiée qu'il a été décidé de la conserver. Ses luminaires aux courbes sensuelles ont visiblement séduit. Elle conclut d'ailleurs très bien le parcours de cette première visite, puisque l'objectif du projet muséal et de cette réouverture partielle est avant tout de permettre les retrouvailles entre les collections permanentes, ses œuvres-vedettes et le public toulousain.

Un passage final à la boutique-café et son aménagement en bois par l'agence Letellier, très réussi, incitera sans doute beaucoup de visiteurs à finaliser leurs cadeaux de Noël. ■

Informations pratiques

Vacances de Noël : horaires exceptionnels

Ouverture de 10h à 18h

Fermé les mercredis et jeudis

À partir du 5 janvier 2026

Lundi, jeudi, vendredi de 12h à 18h

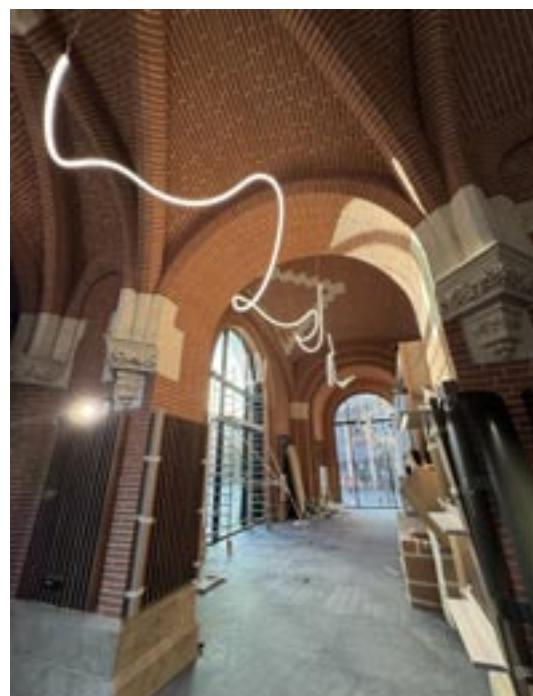
Samedi et dimanche de 10h à 18h

Nocturne mensuelle (jeudi, jusqu'à 21h)

Fermé les mardis, mercredi, 1^{er} janvier, 1^{er} mai, 25 décembre.

TARIFS : 5 € ; 3 € ; billet "tribu" 15 €

Gratuité pour les moins de 6 ans et pour tous les visiteurs le premier dimanche de chaque mois.



Didier MILLIEN

Conseiller Immobilier



ACHAT • VENTE • ESTIMATION



Votre projet immobilier mérite un expert de confiance.

Conseiller immobilier indépendant, je suis spécialisé dans la vente de biens sur le secteur de Vic-la-Gardiole et ses environs.

Que vous souhaitiez vendre ou acheter, je vous accompagne à chaque étape avec réactivité, écoute et efficacité.

Fort de plus de 20 ans d'expérience dans le financement immobilier, je mets à votre service une parfaite connaissance du marché local et de l'ensemble du processus immobilier.

Contactez-moi pour donner vie à votre projet.



Société/Politique culturelle/Patrimoine

Mémorial du camp de Rive 10 ans pour des années d'



esaltes : oubli

LE 16 OCTOBRE DERNIER,
LE MÉMORIAL DE RIVESALTES
A FÊTÉ SES 10 ANS. UNE
RENCONTRE ÉTAIT ORGANISÉE
POUR CÉLÉBRER L'ÉVÉNEMENT,
ET RENFORCER SA QUÊTE DE
VÉRITÉ.

Texte Fabrice Massé *Photos* FM/artdeville



Dans ce monolithe sans fenêtres qu'est le Mémorial de Rivesaltes, la seule ouverture, c'est le ciel », développait Rudy Ricciotti dans le journal *Le Monde* en 2015. Dans cette interview bouleversante, l'architecte du Mémorial (mais aussi du MuCeM, à Marseille) expliquait pourquoi il avait choisi de ne l'éclairer que par des patios : « Parce que c'est un lieu sans futur, un lieu sans espoir. Il n'y a pas d'autre espoir que de regarder le ciel. » Enfoui dans le sol de cette vaste et morne plaine telle une tombe de 210 m de long, son bâtiment matérialise un geste de l'esprit, radical et sans concession. Après quelques pas seulement sur le site où ont été enfermés Républicains espagnols, Tsiganes, Juifs, harkis... pas besoin de discours pour amorcer le travail empathique de mémoire et de réflexion auquel il convie. L'élévation est à chercher en soi, et moins entre les murs inexorablement en ruines de ces baraquements que le temps finit d'effacer. Rarement – jamais peut-être ? – une architecture n'a traduit avec autant de pertinence la fonction qui lui a été confiée : tenter de dire l'indicible, donner à voir l'invisible, comprendre l'incompréhensible. « Ce projet m'a bouleversé quand j'ai compris ce que l'on avait fait, nous les Français. On se dit que c'est monstrueux », concluait Rudy Ricciotti.

Paris tenus

Dix ans après, cet automne 2025, Céline Sale-Pons, invitait le public à commémorer la création du Mémorial du camp de Rivesaltes qu'elle dirige. Elle a rappelé le chemin parcouru : « Ce lieu a été un pari. Le pari qu'un camp d'internement et de violence devienne un lieu de pensée, de conscience, un espace d'ouverture. » Aujourd'hui, le lieu est en effet un acteur majeur dans le paysage mémoriel français. « La mémoire est une matière vivante, un futur en construction », philosophait Céline Sale-Pons ce jour-là. Son objectif : faire du Mémorial du camp de Rivesaltes « un lieu qui prévienne du repli sur soi ».

À l'occasion de la Journée nationale d'hommage aux harkis, le 25 septembre 2025, cette modeste gerbe a été déposée par des familles de victimes de manière non officielle. Elle n'en est pas moins touchante.



Au centre de l'îlot F des près de 600 ha de l'ancien camp Joffre, le Mémorial de Rivesaltes conçu par l'architecte Rudy Ricciotti.

Le groupe barcelonais Rumbamazigha a été invité à se produire dans l'auditorium du Mémorial le jour de l'anniversaire.

Genèse du projet

Hémeline Malherbe, présidente (PS) du conseil départemental des Pyrénées-Orientales, a rappelé le début de l'aventure avant la création du bâtiment ; les baraquements devaient être rasés. En 1997, un journaliste de *L'Indépendant*, Joël Mettay, interpelle sur la découverte d'archives sur des Juifs internés et déportés, retrouvées dans une décharge publique. L'affaire émeut bien au-delà du territoire régional. Une pétition signée de personnalités comme Simone Veil, Robert Badinter, Edgar Morin, Serge Klarsfeld... exige un portage politique afin de préserver cette mémoire. Ce qu'entend Christian Bourquin, alors président (PS) de la Région. Il y voit « la nécessité d'agir pour témoigner de ce passé », lui rend hommage Hémeline Malherbe. « Il s'engage notamment dans la protection du site qui est inscrit aux Monuments historiques en 2000. » Une chargée de mission est alors nommée, Marianne Petit. Entre 2000 et 2015, elle commence à récolter les témoignages. « L'idée est de créer un lieu qui parle de toutes ces histoires et de faire découvrir les unes et les autres », relate encore Hémeline Malherbe. De nombreuses associations de descendants s'investissent dans la naissance du projet et les personnalités signataires de la pétition également. L'architecte Rudy Ricciotti remporte le concours d'architecture en 2006 et les travaux démarrent en 2012. Le bâtiment est inauguré le 16 octobre 2016 en présence du Premier ministre Manuel Valls.

Qui efface quoi ?

Représentant la présidente de la Région Occitanie, Carole Delga, Agnès Langevin soulignait l'importance de « dépasser la concurrence mémorielle pour faire

quelque chose à visée humaniste et universaliste ». Outre le fait, en effet, que chaque communauté, espagnole, juive, harki, tsigane, mais aussi homosexuelle, sénégalaise, guinéenne... revendique légitimement sa juste place au Mémorial – un équilibre délicat à définir, consubstantiel à l'exercice –, une polémique a tenté de ternir l'œcuménisme scientifique en ces jours d'anniversaire. Des représentants du Rassemblement national ont qualifié le Mémorial de « temple du wokisme », où la mémoire des harkis serait « délibérément effacée. » Il n'en est rien. Ces élus RN n'ont simplement pas ou peu visité le Mémorial. Car qui efface quoi ? On se souvient au contraire – et c'est précisément le rôle d'un tel lieu – que certains fondateurs de leur parti, ex-FN, membres des organisations criminelles Waffen-SS et OAS, n'étaient pas du bon côté de la barrière.

Mais le Mémorial est aussi un lieu de recherche et de connaissance ; un travail mené jusqu'en 2022 par Denis Peschanski, aujourd'hui président du conseil scientifique des hauts lieux de la mémoire nationale en Île-de-France, et depuis, par Laurent Joly. Des colloques et journées d'études sont régulièrement organisés en lien avec les universités nationales et internationales.

Alors certes, « le Mémorial est un outil politique », revendiquait pour conclure Agnès Langevin, précisant que « la lutte contre le racisme, la haine, l'antisémitisme [constituait] le socle de [son] combat contre l'extrême droite ».

Reste que bien des questions demeurent encore sans réponse. L'élimination de ces archives sur l'internement et la déportation de Juifs depuis Rivesaltes a-t-elle vraiment été décidée de façon « administrative », sans intention malveillante ? Pourquoi, en 1985, a-t-on créé et maintenu sur le site un « centre de rétention administrative » pour étrangers en situation irrégulière jusqu'en 2007 ? Pourquoi, en 1986, a-t-on transféré les sépultures des réfugiés harkis disparus dans les années 1960 du camp Joffre (le site du Mémorial) au cimetière de Rivesaltes ? Pourquoi les familles ne l'ont-elles appris qu'en... octobre 2025 ? Preuves que ces travaux de mémoire, indispensables, relèvent toujours d'une brûlante actualité, ces questions ne trouveront pas de réponses parmi les seuls patios du Mémorial. ■

En chiffres

- Le mémorial, ce sont aussi 25 expositions en 10 ans, des artistes régulièrement invités en résidences. Une bande dessinée a été produite sur le camp : *Il ne nous restait que le vent* de Clément Baloup et Sae Youn Koh.
- 400 000 visiteurs dont 150 000 scolaires ont fréquenté le mémorial depuis sa création.

DÉCEMBRE
Céline Champinot

JANVIER
William Shakespeare
Léo Ferré, Baptiste Amapn
Cédric Gourmelon

FÉVRIER
William Faulkner
Annie Ernaux,
Marguerite Duras,
Séverine Chavrier

MARS
Adrien Béal
Nicolas Doutey

AVRIL
Jon Fosse
Daniel Jeanneteau
et Mammar Benhadjou
Elsa Agnès

MAI
Françoise Bloch
Zoo Théâtre

JUIN
Lara Marcou et
Marc Vittecoq



THÉÂTRE DES 13 VENTS

SAISON 2025-26

CENTRE
DRAMATIQUE
NATIONAL
MONTPELLIER

RÉSERVATIONS: 04 67 99 25 00 [13VENTS.FR](http://13vents.fr)



James Colomina

Texte Nathalie Dassa *Photos* James Colomina

Une force humaniste de l'art urbain

LE STREET ARTIST TOULOUSAIN FAIT DIALOGUER SES SCULPTURES EN RÉSINE ROUGE AVEC LES MÉTROPOLES DU MONDE. À LA FOIS POÉTIQUE ET ENGAGÉ, UN « ARTIVISME » SAISISSANT. ENTRETIEN.

Surnommé « le Banksy de la sculpture », James Colomina s'invite depuis près de dix ans au cœur des villes en imposant ses installations expressives et rougeoyantes en époxy. S'il ne montre jamais son visage, ce natif de Toulouse de 50 ans s'est vite fait remarquer en terre natale et à l'international, de New York à Barcelone en passant par Paris, Berlin, Tokyo, Kiev et Rome.

Ses œuvres éphémères transforment ainsi l'espace public, le temps de leur exposition en catimini, pour mieux interroger nos sociétés modernes. Et ses personnages, souvent des enfants, symboles d'innocence, deviennent des figures de résistance face à l'injustice du monde, les confrontant à des sommités politiques ou religieuses en pleine dérive.

« Les enfants gardent une vérité brute, une liberté que les adultes finissent généralement par perdre, explique-t-il. Ils n'ont pas encore appris à masquer leurs émotions ni à se protéger du monde. Pour moi, ce sont des figures de courage, de fragilité et de lucidité à la fois. Ils disent ce que nous n'osons plus dire, et à travers eux, on peut encore regarder notre époque avec un regard neuf, sans cynisme. Une sculpture d'enfant, dans la rue, rappelle à chacun ce qu'il a perdu, ce qu'il devrait protéger, ce qu'il devrait défendre. »

(R)Éveil des consciences

Colomina milite contre le changement climatique, surtout contre le déni collectif à son sujet. Il interpelle sur des questions sociales et politiques, comme les inégalités, la surveillance, la robotisation ou encore le Karoshi, mort subite par overdose de travail au Japon. En novembre 2025, en territoire de polders, James Colomina s'émeut de l'augmentation du niveau des mers et océans avec deux installations qu'il expose sur les canaux d'Amsterdam, aux Pays-Bas. Quelques mois auparavant, il représente Donald Trump sortant d'une bouche d'égout dans les rues de New York pour dénoncer la divi-

sion et l'indécence morale utilisées comme outils de pouvoir. Plus tôt encore, ses personnages pendus, à Tokyo, condamnent l'effacement de l'individu dans un monde régi par la performance.

Mais la liste ne s'arrête pas là ! Ses éloquentes Children of Peace envahissent les rues de Barcelone, en 2024. Cette même année, où il allonge sur un chariot métallique l'abbé Pierre en érection, recouvert d'un drap, dans l'église désacralisée du Gesù à Toulouse. En 2023, il représente Vladimir Poutine juché sur un char d'assaut à Central Park, tel un enfant avec un jouet, pour dénoncer sa guerre à l'Ukraine. Fin 2020, il montre Emmanuel Macron assis en tailleur devant des tentes de sans-abri à Paris pour critiquer la banalisation de la misère sur fond d'indifférence politique.

Nouvelles installations de James Colomina à Amsterdam sur le réchauffement climatique et la montée des eaux.





**Donald Trump
sortant des égouts
de New York.**

Les emplacements que James Colomina choisit sont le plus souvent des lieux témoins d'événements marquants, où se mêlent passé et présent. « Ce qui m'anime, c'est la liberté de créer dans la rue, de déposer des œuvres sans filtre, là où elles n'ont besoin ni d'autorisation ni de justification. Je ne cherche pas à apporter de réponses, mais à ouvrir des questions, à glisser dans le quotidien des passants une image, qui dérange juste assez pour faire vaciller quelque chose en eux. »

Le rouge, dualité symbolique

Ancien prothésiste dentaire reconvertis, il intrigue autant qu'il capte les esprits, adoptant le rouge, couleur identifiable et associée aux émotions fortes qui s'opposent. Ses œuvres écarlates côtoient ainsi aisément l'actualité la plus brûlante. « Une œuvre naît surtout quand quelque chose me percuté, quand cela me bouscule. L'endroit où je pose mes sculptures est un amplificateur, et l'actualité peut en être un aussi. Ce qui m'importe, c'est que chaque installation trouve sa place dans la ville, dans son moment, et qu'elle réussisse à questionner ceux qui la croisent. »

Récemment, il a ajouté une nouvelle corde à son arc. Deux ans après avoir repris une œuvre de Banksy, la poste ukrainienne Ukrposhta a choisi l'artiste toulousain pour une série de timbres, baptisée Art vs War, s'emparent de trois sculptures installées à Kiev : *Le Messager*, *La Colombe*, *La Petite Fille à la balançoire*. Son œuvre vient ainsi rendre hommage aux artistes et civils touchés par la guerre, transformant la sculpture « en message de paix et de courage ». S'accompagnent une enveloppe illustrée par *L'Attrape-cœur* (enfant tenant un cœur devant

«

Je cherche à glisser dans le quotidien des passants une image qui dérange juste assez pour faire vaciller quelque chose en eux.

»

son visage aux côtés d'un nounours) et une carte d'art de *La Marelle* (jeu enfantin tracé au sol sous forme d'un missile russe).

Enfin, en octobre, il a rejoint la galerie In Arte Veritas à Toulouse, qui présente certaines pièces entre quatre murs. James Colomina redéfinit ainsi les contours de sa discipline et s'affirme comme une force de l'art urbain, envisageant l'avenir d'un double regard : « La rue échappe encore aux règles, et c'est ce qui en fait un terrain vivant, un lieu où l'art peut surgir à n'importe quel moment, pour n'importe qui. Pour moi, l'avenir dépend de cette liberté-là. J'espère qu'on saura préserver cet esprit de spontanéité, d'audace et de clandestinité qui fait toute sa force. » ■

james-colomina.com - @jamescolomina
In Arte Veritas - 10, rue de la Trinité 31000 Toulouse
inartereitas.com

BAM

BALADES ARTISTIQUES

en MÉDITERRANÉE



UNE EXPOSITION GRANDEUR *Nature*



BALARUC-LE-VIEUX • BALARUC-LES-BAINS
BOUZIGUES • FRONTIGNAN • GIGEAN
LOUPIAN • MARSEILLAN • MÈZE • MIREVAL
MONTBAZIN • POUSSAN • SÈTE
VIC-LA-GARDIOLE • VILLEVEYRAC

Téléchargez
l'application
BAM :



archipel-thau.com

Mathias Malzieu, le pouvoir curatif de l'imaginaire

Texte Nathalie Dassa Photos voir crédits

Depuis ses débuts, Mathias Malzieu fait de son art une poésie lyrique de l'imagination, pleine d'envolée, d'humour et de profondeur. Après une dizaine de romans, comme *La Mécanique du cœur* et *Une sirène à Paris*, tous deux adaptés au cinéma, l'artiste, originaire de Montpellier (il a vécu aussi deux ans à Toulouse), revient avec une œuvre protéiforme autour du deuil et de la résilience. *L'homme qui écoutait battre le cœur des chats* retrace à travers des félins et des fantômes le chemin vers la guérison d'un couple, le sien, après une fausse couche qui a failli coûter la vie à sa compagne Daria Nelson, artiste et photographe plasticienne. Il couche ainsi son vécu sur le papier et transcende les traumas sur un chemin pavé de poésie et de fantastique. « Pour ce livre, comme presque tous les autres, le bleu de la flamme commence par des lignes écrites, explique Mathias Malzieu. La liberté est totale, surtout sur un sujet aussi intime que celui-ci. »

Bienfaiteurs aux pattes de velours

Cet ouvrage a pris corps après trois ans et demi de travail en deux versions. « La première était plus brute avec pour titre *Réparer l'enfant*, confie-t-il. Au départ,

LE ROMANCIER, CHANTEUR, SCÉNARISTE ET RÉALISATEUR MONTPELLIÉRAIN NOUS BOULEVERSE DANS *L'HOMME QUI ÉCOUTAIT BATTRE LE CŒUR DES CHATS*, SE DÉPLOYANT ENTRE ROMAN INTIME, ALBUM MUSICAL ET SPECTACLE SUR SCÈNE. RENCONTRE.



je voulais l'aborder de manière sérieuse et frontale pour être le plus vrai possible. Une erreur. Il fallait une échappatoire. Quand j'ai perdu ma mère, j'ai inventé un géant. Quand j'ai subi ma greffe de moelle osseuse, Damoclès est devenu sexy. Ces personnages naissent de ma mythologie. J'ai trouvé la musique en prenant le masque des chats. J'ai pu injecter de la poésie et de l'humour qui manquaient au premier texte. Ce pas de côté de la littérature me permet d'être à la fois plus léger et plus profond. »

Au fil de son introspection, Mathieu Malzieu a fait naître un album musical et un spectacle sur scène qu'il n'avait pas envisagés. Il rythme ainsi son récit de musiques tirées de ses madeleines de Proust (*Le Magicien d'Oz*, Les Doors, Johnny Cash, Georges Brassens) et de celles de Daria Nelson (Claude François, Lady Gaga, *West Side Story*). Sur 208 pages, l'art et les chats colmatent les



brèches des douleurs de la vie. « Ces félins sont un apaisement, mais c'est surtout ce qu'on fait de notre voyage qui ouvre le champ des possibles dans cette remise en question. Cet équilibre s'est cristallisé entre la fiction, le style, le réel et l'émotion. »

À l'instar de ses précédentes créations, Dionysos, son groupe de rock fondé il y a trente ans, compose les musiques entre arrangements et reprises, avec Mike Ponton, à la guitare, et Daria Nelson, au chant. *L'homme qui écoutait battre le cœur des chats* fait suite à *La Symphonie du temps qui passe*, l'hymne à l'amour de son couple. Depuis la sortie du livre, de l'album CD/vinyle et du spectacle sur scène, il s'est créé entre lui et sa compagne une « conversation possible » et un « apaisement du temps également à l'œuvre », comme il le formule. « Il y a une vraie beauté dans notre compréhension de l'un et de l'autre », ajoute-t-il. Parmi les nombreuses dates à venir en 2026, le show sera notamment présenté à la Philharmonie de Paris les 20 et 21 décembre 2025.

Second souffle maternel

Aujourd'hui, l'artiste de 51 ans s'empare d'un nouveau sujet littéraire et intime. Après avoir évoqué son père dans *Le Guerrier de Porcelaine*, il reprend ici le carnet inachevé de sa mère, où elle raconte son enfance à

Oran, en Algérie. Une partie se déroulera aussi à Montpellier. « Mes parents ont vécu des histoires de guerre, d'identité, et moi je suis un enfant du rock'n'roll, car ils se sont rencontrés lors d'un bal en dansant le rock », confie-t-il, le sourire dans la voix.

« Dans sa jeunesse, ma mère gagnait des radio-crochets avec sa tante, sans le dire à ses parents rigides. Mais à cause d'eux, elle a cessé d'être créative, tout en gardant une forme de fantaisie qu'elle m'a transmise et qu'elle mettait dans sa cuisine. Elle ne faisait pas seulement à manger, elle inventait des recettes et elle chantait. Quand elle est tombée malade, elle a vécu une phase de rémission et s'est mise à écrire des poèmes. Ce moment extraordinaire est la base de mon livre, où je lui invente une vie de chanteuse, qu'elle aurait pu avoir, et des chansons, qu'elle aurait pu écrire. »

Œuvre à l'univers étendu

Si ce livre, attendu sur les étais en 2027, sera accompagné d'un nouvel album de Dionysos, Mathias Malzieu poursuit ses pérégrinations avec un autre projet, prévu à l'orée 2029. Il prépare aussi l'adaptation au cinéma de la dernière nouvelle de son livre *L'Extraordinarium*, intitulé *L'orphelinat des amis imaginaires*.

Ce préquel, mi-live mi-animé, à *L'homme qui écoutait*



battre le cœur des chats sera centré sur les fantômes avant l'arrivée des félin. Des réarrangements d'anciennes chansons marqueront le retour de personnages issus de l'épilogue de *L'Extraordinarium*, tiré de chacun de ses livres. « Il y a un côté *Petit Prince* avec ce héros animé. Il va découvrir son identité en retournant dans son pays imaginaire et revoir des personnages qui vont revivre en étant confrontés à une nouvelle situation. » Quand on lui demande quel regard il porte sur sa carrière, cet homme aux talents multiples et toujours en mouvement répond posément : « Je me sens privilégié, j'ai beaucoup de chance de pouvoir vivre de ma passion. Pour moi, le succès, c'est le droit de continuer à vivre sur cette brèche. L'imagination, c'est l'empathie et le réel. Ce n'est pas seulement inventer des géants et des sirènes, c'est se mettre à la place de l'autre. »

Livre : *L'homme qui écoutait battre le cœur des chats*

Éditions Albin Michel - 208 pages, 2025
albin-michel.fr

Album : *L'homme qui écoutait battre le cœur des chats*

CD et Vinyle - Éditions Tôt ou Tard
totoutard.com



l'art du don...

Depuis plus de 20 ans, les éditions chicxulub publient **artdeville**, ce magazine sur l'art, la culture en général et l'environnement urbain en particulier, que vous avez en main et que vous nous dites apprécier. Cette information est diffusée gratuitement, mais représente un coût et un travail importants. Aussi, permettez-nous cette sollicitation : soutenez **artdeville** et **faites un don à chicxulub**. Ponctuel, d'un montant à votre convenance, ou mieux, optez pour un don mensuel de :

5 euros/mois

10 euros/mois

**20 euros/mois
plus...**

Vous pourrez le déduire de vos impôts

jusqu'à **66 %**



<<< C'est là. Merci !

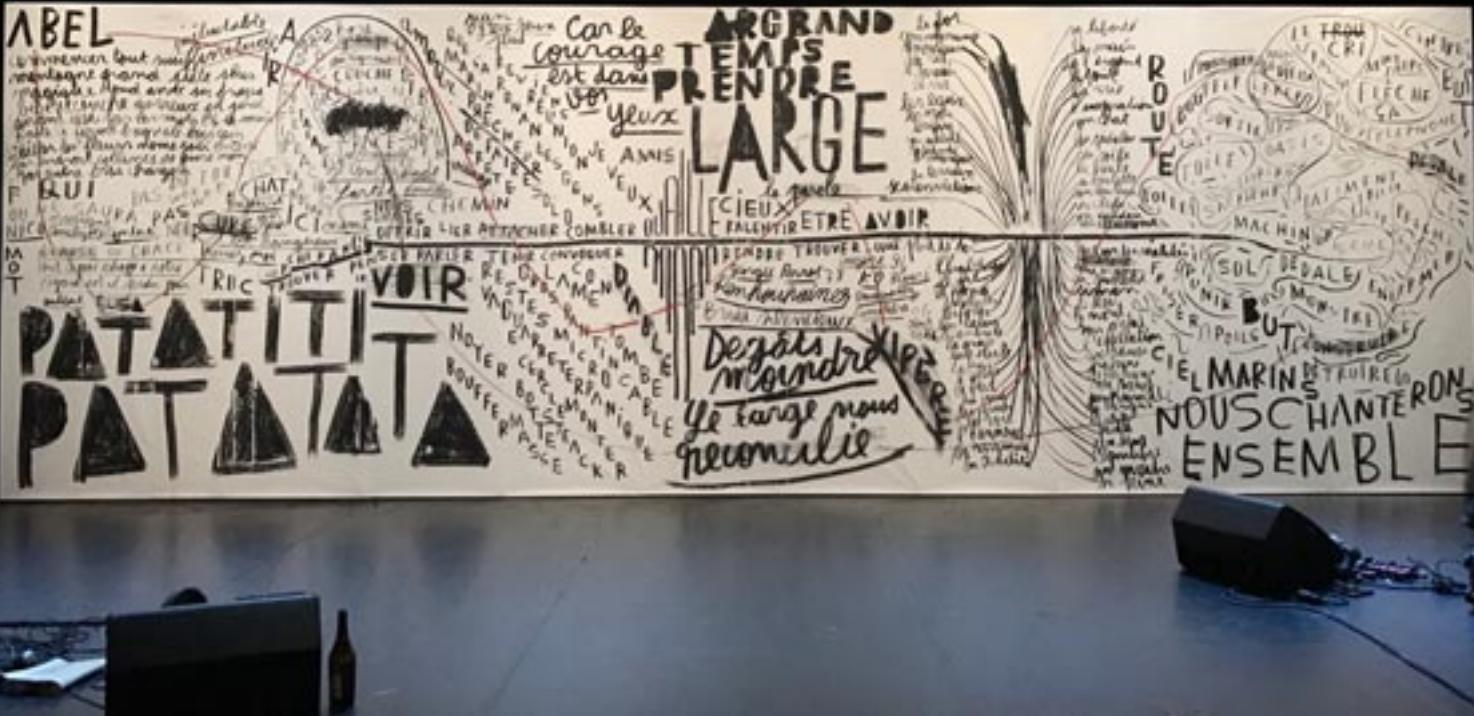


Art appliqué

Bonnefrite, glaieur d'images

L'AFFICHISTE DE NOMBREUX THÉÂTRES D'OCCITANIE ET D'AILLEURS A POSÉ SES PINCEAUX QUELQUES INSTANTS POUR ÉVOQUER SON TRAVAIL, AUTHENTIQUE PIED DE NEZ À L'ICONOGRAPHIE MARKETTEÉ ET À L'INTELLIGENCE ARTIFICIELLE.

Texte Stella Vernon *Photos* voir crédits



Benoît Bonnemaison-Fitte aime brouiller les pistes. Il change souvent de blaze. Il peut se faire appeler Bonnefrite ou Bonfrit... et au jeu des questions sur son métier, l'inlassable touche-à-tout se définit comme dessinateur fabriquant artisanal d'images fixes et animées, projeteur projectionniste et glaneur d'images. Noir et blanc/couleur, structuré/destructuré, joyeux/ténébreux... Benoît Bonnemaison-Fitte explore les multiples facettes de notre monde. Riche d'une énergie créative consolidée par un parcours atypique, il invite le spectateur à se questionner sur son environnement.

Dans son très vaste univers se côtoient dessins, graphisme, affiches. Ses œuvres sont d'ailleurs exposées dans des galeries, dans la rue, des théâtres (Garonne, Sorano, l'Escale Tournefeuille, Pronomades, la Manufacture de Nancy, etc., etc.), sur des supports de communication pour des programmations culturelles ou des festivals, dans des librairies (il crée des livres d'enfants)... jusqu'à dans des lieux aussi improbables que le stade toulousain, la Fondation pour le logement des défavorisés (ex-Fondation Abbé-Pierre) ou des Ehpad dans lesquels il fait entrer l'art, avec « un concours des résidents seniors ». Depuis son petit village d'Aurignac (31) qu'il se refuse de quitter, l'artiste continue de façonnner son imaginaire.

Un parcours chaotique

Il rêvait d'être batteur dans un groupe de rock ou de punk mais ses parents ont préféré canaliser son énergie en l'envoyant, à 14 ans, en Arts appliqués à Bordeaux (33). Pas vraiment de révélation mais il intègre ensuite un BTS au Pôle supérieur de design de la Souterraine (23), opportunité pour pouvoir prendre des cours non loin de là avec le musicien batteur Jean-Marc Ladujie.

« Dessiner des voitures ne m'intéressait absolument pas, j'étais le dernier de la classe, raconte Benoît Bonnemaison-Fitte. Mais pour faire chier les enseignants, je me suis inscrit à l'École nationale supérieure de création industrielle (ENSCI), à Paris, et contre toute attente, j'ai été reçu. Je crois que mon approche originale et atypique a séduit le jury. Là, j'ai eu conscience de rentrer dans la cour des grands ! » Six mois plus tard, dans le cadre de l'école, il part en stage au Chili « chez un designer génial » puis travaille avec un peintre sur la préfiguration d'un musée à Santiago. L'année de l'obtention de son diplôme, il est papa, il a 23 ans, et décide, avec sa femme, de revenir à Toulouse.

À la décharge

À l'image de son parcours scolaire chaotique, les projets de Benoît Bonnemaison-Fitte partent dans tous les sens. Il s'est lancé dans les origamis, a fait du graphisme pour des emballages d'aliments frais, travaillé sur des caisses alimentaires en amidon de maïs ou sur des matériaux compostables. « J'étais très influencé par José Bové (cofondateur de la Confédération paysanne - NDLR) mais aussi par le film *Les Glaneurs et la Glaneuse* d'Agnès Varda qui me rappelait mon enfance car le soir, de retour du collège, on s'arrêtait avec mon père (prof de maths et collectionneur de timbres, de livres...) à la décharge pour récupérer livres, affiches, plaques émaillées, jouets... Je me souviens avoir été fasciné par la typographie trouvée dans une vieille bible. Tous ces environnements graphiques, ces découvertes d'images, ont, sans même m'en rendre compte, aiguisé mon regard. Encore aujourd'hui, je ne travaille qu'avec de la récup. » Surtout, l'ENSCI lui a donné le courage d'assumer ses envies. Il fréquente le monde du théâtre, de la musique, de la danse, des bonimenteurs, du cinéma d'animation..., se passionne pour la BD dissidente, la peinture



En mai 2025, Bonnefrite a reçu le premier prix de l'Académie des Beaux-Arts du 31^e festival du signe, avec une série d'affiches pour le théâtre Sorano (ci-contre). DR

Page précédente, Bonnefrite dans son atelier.
© Yohanne Lamoulère

(surtout Matisse) et pour les grands noms de l'affiche des années 20, 30, 40 ou 50 – Michel Bouvet, Carlu, Savignac, les frères Colin, Cassandre... aux univers joyeux, colorés, intelligents. « C'était avant le marketing, dit-il. D'ailleurs, si je me définis comme affichiste, c'est par respect pour cette époque complètement surannée. » Sa rencontre avec le Suisse Ronald Curchot, l'un des derniers peintres-affichistes qui a travaillé pour le Théâtre Garonne, sera déterminante.

Militant dans l'âme

Dans la lignée de ces anciens affichistes qu'il admire, le travail de Bonnefrite se caractérise par l'effacement de l'outil technique au profit du geste. Il dessine à la main, sa singularité vient sans doute de là et de sa maîtrise des process d'impression qu'il pervertit, triture jusqu'à ce que le rendu final lui convienne. À l'instar du collectif d'artistes Grapus (groupement de graphistes fondé en 1975), il crée pour agir, la recherche graphique et l'engagement politique s'entremêlant, se nourrissant, impulsant une notion de « graphisme d'utilité publique ». Annoncer par l'image plutôt que de vendre avec, prônait Grapus. « Je fais des images non pas pour susciter l'adhésion mais pour questionner, confirme l'artiste. Ce qui m'anime, c'est défendre l'humain, le libre arbitre, le droit à l'erreur. D'ailleurs, sur mes dessins, souvent je raye, je me trompe et je le montre. Mon langage graphique relève du naïf assumé, je fais souvent du second degré, mais cela ne m'empêche pas de travailler sur des sujets très graves ou politisés. »

«

Dessiner des voitures
ne m'intéressait
absolument pas, j'étais
le dernier de la classe

»

Bonnefrite vient d'ailleurs de créer, pour le magazine *Le 1 hebdo* une couverture et une affiche reprenant la liste des mots bannis par Trump. En mai 2025, il a reçu le premier prix de l'Académie des Beaux-Arts du 31^e festival du signe, centre national du graphisme, avec une série d'affiches pour le théâtre Sorano, avec lequel il a collaboré pendant près de dix ans. Une sacrée reconnaissance pour celui qui multiplie encore les projets : une nouvelle collaboration avec le collectif d'architecture Encore Heureux (dirigé par Nicola Delon), des conférences dessinées dans des écoles d'architecture... et un ouvrage en préparation suite à l'exposition *Énergies Désespoirs* qui présentait cet été, au Centquatre-Paris, 116 affiches peintes en noir et blanc Versus couleurs, explorant les deux versants de notre planète en mouvement. « L'affiche est une fenêtre dans l'espace public », aime-t-il dire. Avec Benoît Bonnemaison-Fitte, elle est sans doute encore un peu plus. Terriblement Joyeuse, sensible, poétique, humoristique, rythmique. ■

Le Paradoxe de John ou l'indispensable inutilité de l'art.



LE THÉÂTRE GARONNE – SCÈNE EUROPÉENNE, COPRODUIT LA NOUVELLE CRÉATION DE PHILIPPE QUESNE ET SON VIVARIUM STUDIO, LE PARADOXE DE JOHN. EN ÉCHO À L'EFFET DE SERGE, CETTE PIÈCE POURSUIT UNE RÉFLEXION INTIMISTE, DRÔLE ET SENSIBLE SUR L'ART ET LA VIE.

Texte Laetitia Toulout *Photos* Vivarium Studio

Philippe Quesne a étudié les arts plastiques à l'École Estienne puis aux Arts décoratifs de Paris, avant de réaliser, pendant plus de dix ans, des scénographies pour des spectacles et des expositions. De cette formation et de ces expériences, il conserve une approche résolument plastique de la scène, qu'il envisage d'abord comme un tableau, une image. Pour *L'Effet de Serge*, créé en 2007 par la compagnie Vivarium Studio, le metteur en scène et dramaturge convoque ainsi une peinture attribuée à Jérôme Bosch, *L'Escamoteur*, représentant un prestidigitateur qui exécute son tour sous les regards effarés, amusés ou sceptiques de son public. La pièce active en quelque sorte la peinture, avec une question centrale : comment fait-on du théâtre ? Le personnage de Serge tente d'y répondre en proposant chaque dimanche à des amis, une courte expérimentation artistique, un micro-spectacle mêlant musique, lumière, dessin, objets... Au-delà des formes et des matériaux, le théâtre se fait théâtre dès lors qu'il est montré : aux amis dans la pièce, mais aussi au public dans la salle. Par ailleurs, Serge n'est-il pas le double de Philippe Quesne qui se met lui-même en scène dans un théâtre autobiographique ?

Un art totalement libre

Cette mise en abyme à l'œuvre se poursuit dans la nouvelle création. Après avoir tourné dans le monde entier, l'appartement de Serge réapparaît dans *Le Paradoxe de John*, conçu comme une suite, un diptyque. Près de vingt années ont passé, et si l'on reconnaît le lieu, il a pourtant changé : l'appartement est transformé en galerie-atelier, un espace en cours de montage avec des socles sans œuvre et des câbles apparents. Marc Susini, fidèle interprète de Quesne, accompagné d'Isabelle Angotti, Céleste Brunnquell et Veronika Vasilyeva-Rijé, s'attellent à s'approprier cet espace, à l'habiter et le transformer à travers de multiples propositions artistiques.

La pièce met ainsi en scène un art totalement libre : tout peut devenir art dès lors qu'on le définit comme tel, comme on le sait depuis Marcel Duchamp et ses ready-made, objets rendus artistiques par leur inutilité même. Le théâtre défend ici un anti-productivisme assumé : les personnages prennent le temps, s'interrogent, expérimentent, décident, essayent, font et refont. Ils jouent, et ce dans tous les sens du terme : comme acteurs, bien sûr, mais en exerçant aussi le jeu enfantin qui se situe dans le simple plaisir de créer, de prendre un temps pour des actions à portée visiblement inutile. Si ces dernières peuvent paraître futilles, c'est justement tout l'enjeu que de s'extraire de la course aux logiques de production/consommation qui prévalent dans notre monde.

Un « monde d'après »

À l'image de ses personnages, le metteur en scène travaille à partir de l'existant, recyclant une pièce déjà créée : littéralement, l'appartement, mais aussi la thématique et les interrogations sur l'art et sa place dans nos vies. Comment faire rentrer l'art dans notre quotidien ? Pour Philippe Quesne, « l'art peut s'exprimer dans les actes les plus simples ». Il s'agit aussi de créer de

Le paradoxe de John, photos de répétition





nouvelles manières d'habiter ensemble, de faire collectif. Car l'art demande à être montré, partagé ; il est social et sociétal, ses formes varient selon notre culture et notre époque.

Et justement, Philippe Quesne questionne dans ses pièces un monde nouveau, un « monde d'après », où se dessinent d'autres façons de vivre ensemble, entre humains et non-humains, dans une bienveillance totale et un temps poétique. La poésie est omniprésente : dans les formes et les objets, dans les relations et les mots - notamment ceux de Laura Vazquez, poétesse avec laquelle Quesne poursuit ici sa collaboration après *Fantasmagoria* et *Le Jardin des Délices*. Ses textes, transmis sur scène par fragments, participent d'une

«

Dans l'acte de créer, la création doit en partie échapper à son auteur pour appartenir au monde

»

polyphonie générale et contribuent à l'atmosphère étrange et décalée, souvent surréaliste.

Du surréalisme, Philippe Quesne reprend le goût pour l'absurde et applique au théâtre les techniques du collage. Il évoque par ailleurs, pour point de départ à la pièce *Le Paradoxe de John*, une photographie de Paul Nougé, surréaliste belge, artiste autodidacte : dans une pièce close, une femme se couvre le visage d'une main tandis que l'autre se tend vers une structure posée sur la table, composée de formes en laine. La femme est mi-active, mi-apeurée, effrayée par ce qu'elle met elle-même en œuvre. C'est que, dans l'acte de créer, la création doit en partie échapper à son auteur pour ensuite appartenir au monde. ■

Du 22 au 25 janvier au théâtre Garonne, Toulouse.

Dans le cadre du festival SCÉNO

Le Paradoxe de John est présenté dans le cadre du festival SCÉNO, qui met en exergue le travail de scénographes, metteur·euses en scène, chorégraphes et plasticiens autour du plateau. Celui-ci est à la fois objet plastique et espace scénique, où le décor ne sert pas seulement l'histoire mais devient aussi matière vivante du théâtre. Pour cette édition inaugurale, le Théâtre Garonne réunit des œuvres, spectacles mais aussi installations et courts formats scénographiques, qui explorent l'espace comme premier geste de création, là où un lieu, une lumière, une structure, racontent déjà avant même qu'un personnage n'arrive sur scène.



RÉPONDEZ À CE
SOS

SOS
MEDITERRANEE

Votre don est vital
pour sauver des vies.
don.sosmediterranee.org





LE MONTPELLIÉRAIN **GREENKUB**, PIONNIER DANS LA FABRICATION DE STUDIOS DE JARDINS EN BOIS, S'ASSOCIE AU **DESIGNER PATRICK JOUIN** POUR CONCEVOIR UN HABITAT HAUT DE GAMME CLÉ EN MAIN.

En à peine douze ans, Greenkub s'est hissé au rang de leader français dans la fabrication et l'installation de studios de jardins en bois (de 11 à 100 m²). Son credo ? Améliorer l'espace de construction en proposant un habitat compact, autonome, modulable (nécessitant une simple déclaration de travaux jusqu'à 20 m² et au-delà un permis de construire). Avec 18 millions de maisons individuelles en France, le marché potentiel est d'autant plus large qu'Alexandre Gioffredy, le créateur de l'entreprise montpelliéraise, a su adapter son modèle aux usages et évolutions sociétales – location saisonnière, accueil de parents en perte d'autonomie, chambre d'amis et plus récemment, dans un contexte de crise immobilière, une clientèle de primo-accédants qui trouve dans les modules une alternative à un habitat traditionnel.

Côté fabrication, Greenkub a dès le départ misé sur de la pré-fabrication en atelier, chaque studio pouvant être monté en seulement cinq jours, avec finitions intérieures et électricité incluses. L'ensemble des pièces est manutenable, un atout pour se libérer des contraintes d'accèsibilité, et les bois utilisés (Douglas à l'extérieur et épicéa à l'intérieur) proviennent de forêts françaises présentées comme « responsables »*. Si Greenkub propose une vingtaine de bases différentes, 80 % des

ventes portent sur des modules sur-mesure. Son modèle phare reste le studio de 50 m² (à partir de 2 200 euros le m²), équipé toutes options.

L'entreprise héraultaise (150 salariés), qui a déjà écoulé 4 500 unités, devrait clôturer l'année à 28 millions d'euros de chiffre d'affaires, avec une production mensuelle moyenne de 40 à 50 constructions.

Repenser l'habitat

Passionné par la vision d'architectes-designers tels Charlotte Perriand (la Maison au Bord de l'eau), Le Corbusier (le cabanon de Roquebrune-Cap-Martin) ou encore Jean Prouvé (cabanes de l'Escalette à Marseille), Alexandre Gioffredy a sollicité Patrick Jouin pour donner vie à un habitat haut de gamme pensé comme un objet de design à part entière. « Nombreux sont les designers qui, depuis les années 30, ont cherché à concevoir des structures légères et transportables, mais aucun n'a vraiment percé dans ce domaine, estime Alexandre Gioffredy. Aujourd'hui, les progrès des matériaux et la précision des procédés industriels permettent de concrétiser pleinement cette ambition. Patrick Jouin était selon moi le designer idéal, il a conçu de nombreux hôtels 5 étoiles et a une maîtrise parfaite de l'aménagement de l'espace et de l'agencement. »

Les deux hommes se sont retrouvés autour d'une vision commune. « Construire fait peur, les démarches sont lourdes, les délais s'étirent, et trop souvent le résultat manque de qualité, contextualise Patrick Jouin. Ce qui m'intéresse avec Greenkub, c'est l'idée de construire sec, en atelier, comme on conçoit un très bel objet, et de proposer des modules réellement habitables en quelques semaines, pensés avec le soin que l'on mettrait dans une tiny house, mais à l'échelle d'une vraie maison. Pour ce projet, j'ai considéré la maison comme un produit au sens noble du terme, un ensemble cohérent dont chaque détail a été dessiné, testé, optimisé. Nous avons

innovation et produit régional

Texte Stella Vernon Photos Greenkub



travaillé les finitions pour pouvoir répondre aux réglementations très différentes des régions et des pays, tout en gardant une écriture architecturale claire. C'est une maison conçue, avec une vision, mais qui reste personnalisable dans ses ambiances, ses ouvertures, ses usages, pour que chacun puisse y projeter sa propre manière d'habiter. »

Des volumes plus organiques

Exit donc le cube traditionnel. Le designer français a imaginé deux modèles, PJ30 (Patrick Jouin 30 m²) et PJ80. La forme octogonale est inspirée de la roche ou des pierres, avec des côtés de deux tailles différentes (en vue de possibles extensions) et des terrasses au rez-de-chaussée et au premier étage. Les volumes sont plus organiques, les angles ouverts, des espaces in&out invitant à s'immerger dans l'environnement, les pans vitrés

sont déplaçables, les ouvertures ajustées et la façade peuvent être réalisées en bois, en aluminium ou en matière minérale.

À l'intérieur, le plan s'organise autour d'une pièce de vie ouverte, la table à manger est rétractable, l'escalier, inséré dans une cloison, mène aux chambres (deux pour le 80 m²) avec dressing et coin bureau. Les deux modules sont disponibles avec ou sans mobilier intégré (désigné par Patrick Jouin).

Reste le tarif : le grand modèle s'affiche à un prix de base de 282 000 euros, le plus petit à partir de 189 600 euros. Les précommandes sont ouvertes (un pavillon témoin va être installé prochainement), les premiers modules devraient être livrés d'ici six mois. Greenkub espère commercialiser une cinquantaine de produits en 2026. ■

www.greenkub.fr

* La labellisation des bois reste un sujet polémique.

AGEND'OC

Une sélection de **Marylène Avéla**

Photos DR

CINÉMA

FESTIVAL INTERNATIONAUX DU FILM POLITIQUE

15 > 19 janvier, Carcassonne



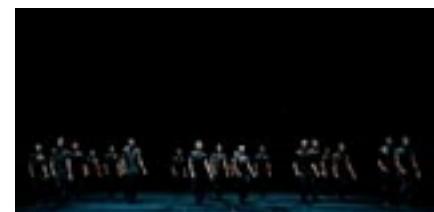
Pour sa 8^e édition, le Festival international du film politique présentera 23 longs métrages, 16 documentaires et 6 courts métrages. Au programme notamment : *À pied d'œuvre* de Valérie Donzelli, *Ce qu'il reste de nous* de Cherien Dabis, *Irkalla Gilgamesh's Dream* de Mohamed Jabarah Al-Daradji, Julian de Cato Kusters, *Le Temps* de François Delisle, *Made In EU* de Stephan Komandarev, *Palestine 36* de Annemarie Jacir. Le film *La Guerre des prix* d'Anthony Dechaux sera présenté en soirée d'ouverture.



Miguel Poveda qui met en musique la poésie que déploie Federico García Lorca dans son livre *Poema del Cante Jondo* ; Rafael Estévez et Valeriano Paños nous proposent un concert dansé riche de multiples nuances.

BALLET DE L'OPÉRA DE LYON

21 janvier, Corum, Montpellier



Portée par la musique électro de Coti K, la chorégraphie de Christos Papadopoulos organique et hypnotique déploie un langage gestuel fait de micro-mouvements, de rythmes décalés et de variations subtiles. Sur scène, les vingt interprètes du Ballet de l'Opéra de Lyon se mettent au service de cette œuvre immersive et sensible.

DANSE

FESTIVAL FLAMENCO NÎMES

13 > 18 janvier, théâtre de Nîmes

Au programme notamment : José Fernández Torres alias Tomatito, reconnu comme l'un des grands solistes de la guitare flamenca ;

NO / IRENE TENA ET ALBERT HERNANDEZ

CIE LA VENIDERA

22 > 24 janvier, théâtre Jean-Claude Carrière, domaine d'O, Montpellier

La Venidera réunit deux grandes figures de



la danse espagnole, Irene Tena et Albert Hernández, anciens solistes du Ballet national espagnol. Ensemble, ils explorent une nouvelle vision du flamenco et de la danse espagnole à travers un prisme contemporain pour inventer un langage chorégraphique inédit.

LES HIVERNALES

*Centre de développement chorégraphique national d'Avignon
3 > 21 fév, divers lieux du Grand Avignon*

Le festival les Hivernales, c'est une vingtaine de jours de spectacles de danse, dont une semaine dédiée au jeune public, depuis près de cinquante ans. Au programme de l'édition : Michel Kelemenis, Sylvain Huc, Christine



Fricker, Caroline Breton, Marina Otero, Fabien Almakiewicz, Thi Mai Nguyen, Léa Vinette, Marco de Silva Ferreira, Flora Détraz, Vânia Vaneau, Marion Blondeau, Erika Zueneli, Madeleine Fournier, Nacim Battou, Chloé Zamboni, Julien Andujar, Massimo Fusco, Doria Belanger, Quelen Lamouroux...



de Chloé Zamboni ; Untitled de Andréa Giavanovitch ; À l'ombre d'un vaste détail, hors tempête de Christian Rizzo ; Bless this mess de Katerina Andreou ; Blackmilk de Tiran Willemse.

EXPOSITIONS

CYRIL DURET / PÉTRICHOR

> 11 janvier, galerie Iconoscope, Montpellier

L'exposition réunit un ensemble récent de dessins à la sanguine dans lesquels Cyril Duret propose une exploration des liens entre architecture et paysage. Le terme pé-

Sylvie Fleury

Anna Meschiari

Armelle Caron

Mrac Occitanie

Musée régional d'art contemporain Occitanie / Pyrénées-Méditerranée
146 avenue de la plage, Sérignan – mrac.laregion.fr – +33 4 67 17 88 95

**11 oct.
2025
→ 22 mars
2026**

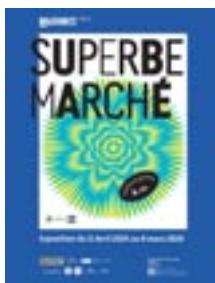




trichor provient du grec ancien petra (la pierre) et ichor (le fluide divin des dieux). Ce mot rare, désigne cette odeur si particulière que dégage la terre lorsqu'elle est touchée par la pluie.

SUPERBEMARCHÉ / PAPIERS D'AGRUMES & CO

> 8 mars, musée des arts modestes, Sète



Chargés de valeurs mercantiles, émotionnelles ou artistiques, des images imprimées traversent plus ou moins discrètement nos vies de consommateurs en les rendant plus belles. Fuyant leur destin éphémère, certaines deviennent objets de collection.

Parmi eux, les papiers de soie qui entourent les agrumes et dont le Miam possède plusieurs milliers de spécimens. Souvent anonymes, ces lettrages, ces signes et ces images qui voyagent et passent des frontières, au-delà de leur esthétique chatoyante, véhiculent à travers l'Europe et le monde l'image d'une industrie agroalimentaire globalisée.

SOPHIE ZÉNON L'HUMUS DU MONDE

> 8 mars, galerie du Château d'eau, Toulouse



L'humus du monde invite à s'immerger dans l'univers poétique et critique de Sophie Zénon, une artiste singulière habitée par les questions de la mémoire, de l'histoire et du passage du temps. La place du souvenir, notre rapport à l'oubli, à la perte, à l'absence, à la mort, mais aussi à l'exil et aux migrations, y sont centraux.

BERNARD DEJONGHE / AUTRES NOIRS

> 22 mars, musée Soulages, Rodez



Depuis plusieurs années, le musée Soulages propose des rencontres ponctuelles entre ses collections permanentes et d'autres créations anciennes et contemporaines. Ces dialogues offrent des résonances pour penser l'œuvre de Pierre Soulages et renouveler le regard qu'on porte sur elle. Ce parcours *Autres noirs* visible au fil des collections, dont les œuvres viennent ponctuer la déambulation, est le fruit de visites régulières du céramiste dans le musée de Rodez depuis 2022.

VIVIAN SUTTER / DISCO FELIPE ROMERO BELTRAN / BRAVO



> 25 mars, Carré d'art, Nîmes

Vivian Sutter travaille quotidiennement dans son jardin de Panajachel au Guatemala, où elle vit depuis les années 1980. Elle intègre dans sa peinture des facteurs externes tels que l'humidité, la lumière, la flore et la faune constituant ainsi une documentation de son environnement de vie. Les projets artistiques de Felipe Romero Beltrán se fondent largement sur l'exploration des questions sociales, jouant de la tension que de nouveaux récits peuvent introduire dans le domaine de la photographie documentaire. Le projet Bravo se situe dans l'espace liminal du Rio Bravo.

RAYMOND DEPARDON / EXTRÊME HÔTEL

> 12 avril, Pavillon populaire, Montpellier

L'exposition sous le commissariat de Marie Perennes et Simon Depardon sera composée



d'une centaine de clichés, couvrant la période 1978-2019, qui dévoilera des séries emblématiques comme Carthagène, Japan

Express, Vertical Sud ou encore Beyrouth. Elle met en lumière des villes animées, des territoires en crise, mais aussi des instants plus personnels et contemplatifs. Ainsi que la présentation exclusive de sa toute dernière série en couleur, réalisée en 2019 aux États-Unis, entre Texas et Nouveau-Mexique.

ÉPROUVER L'INCONNU

15 février > 18 mai, MO.CO, Montpellier



L'exposition explore les relations entre l'art et la science. Plus de cent œuvres d'une trentaine d'artistes sont présentées dans un parcours décloisonné et poreux entre matières, expérimentations, disciplines et époques, afin de mettre la réalité – ou ce que l'on en connaît – à l'épreuve.

DANIEL DEZEUZE, ŒUVRES RÉCENTES 2000-2025

29 novembre > 8 mars, musée Paul Valéry, Sète



Membre fondateur du mouvement Supports/Surfaces, Daniel Dezeuze n'a cessé, depuis les années 1970, d'interroger les éléments constitutifs de la peinture et de la création artistique. Fort d'une curiosité insatiable, à partir de matériaux aussi simples que divers, d'objets détournés et d'assemblages de rebuts, qu'il ne cesse de métamorphoser, l'artiste crée des œuvres troublantes, générant ainsi une poésie contemporaine de la fragilité.

SYLVIE FLEURY / THUNDERB

> 22 mars, *Musée régional d'art contemporain - Occitanie, Sérignan*



Depuis son apparition sur la scène internationale au début des années 90, Sylvie Fleury se joue des codes et croise les univers, entre le féminin et le masculin ou l'art et la mode dont elle explore les relations d'emprunts et d'inversions multiples.

De ses shopping bags inauguraux aux shaped Canvas pailletés reprenant certaines formes de Frank Stella en passant par des slogans tirés de publicités de marques, l'artiste n'a cessé d'interroger une société en proie à ses paradoxes.

ANNA MESCHIARI / LES DORMEUR.EUSE.X.S

> 22 mars, *Musée régional d'art contemporain - Occitanie, Sérignan*



Anna Meschiari, lauréate du Prix Occitanie Médicis 2024, livre une installation immersive mêlant pour la première fois vidéos, peintures sur toiles libres, sculptures et architecture au sein d'un même espace.

ARMELLE CARON / LE RESSAC DES CAHIERS JAUNES

> 22 mars, *Musée régional d'art contemporain - Occitanie, Sérignan*



Armelle Caron développe une œuvre qui interroge les lieux dans ce qu'ils ont de mémoriels, de géographiques ou de structurels en utilisant les ressorts de la poésie et de la couleur.

VALÉRIE DU CHÉNÉ / BONJOUR !

> 9 mai, *Roueïre, Centre d'Arts et du Patrimoine, Quarante (Hérault)*



Formée aux Beaux-Arts de Paris, Valérie du Chéné développe depuis une pratique autour de la peinture, l'installation, le volume et le dessin, abordant des sujets tels que : la couleur, la relation à l'autre ou encore la spatialité. Plus d'une centaine d'œuvres réunies, dont plusieurs produites pour l'occasion. L'exposition présentera également les œuvres d'artistes du XVIII^e au XXI^e siècle qui entreront en conversation avec le travail de l'artiste. Une occasion de découvrir Roueïre, inauguré en juin dernier.

DOMESTIQUE-MOI SI TU PEUX !

> 5 juillet, *Museum, Toulouse*



Explorer la domestication, c'est plonger dans une histoire longue et complexe au cours de laquelle plantes et animaux ont été modifiés en profondeur pour s'adapter à nos besoins. En croisant les regards des sciences naturelles, de l'ethnologie, de l'archéologie, de l'histoire ou encore de la génétique, l'exposition interroge nos pratiques et offre des clés de compréhension sur notre passé, décrypte notre présent et imagine les futurs possibles.

JEAN-CHARLES DE CASTELBAJAC / L'IMAGINATION AU POUVOIR

> 23 août, *Les Abattoirs, Toulouse*

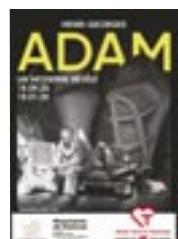
Si la mode est son médium de prédilection, Jean-Charles de Castelbajac est un créateur inclassable. Près de 300 œuvres, vêtements,



objets de design, dessins, photographies témoignent d'une démarche artistique nourrie par le détournement, la transdisciplinarité et la liberté de ton. Un parcours qui s'étend sur six décennies de création audacieuse.

HENRI-GEORGES ADAM : UN MODERNE RÉVÉLÉ

> 18 janvier, 4 lieux à Toulouse



Cette exposition rend hommage à Henri-Georges Adam (1904-1967), artiste incontournable de l'après-guerre, à travers une exposition pluridisciplinaire unique. Graveur, sculpteur et tapissier, Adam a marqué la scène artistique française par la puissance, la monumentalité et la spiritualité de son œuvre. Quatre lieux présentent son œuvre au Musée des Arts Précieux Paul Dupuy ; à la Chapelle de La Grave ; au Castelet de l'ancienne prison Saint-Michel et au Monument à la Gloire de la Résistance.

YVONNE RAINER / A READER

> 15 février, *Centre régional d'art contemporain - Occitanie, Sète*



En plein essor du minimalisme, dans les années 60, la chorégraphe et cinéaste, née en 1934 à San Francisco, abandonne toute volonté d'objectivité de l'interprète au profit d'une exploration des émotions en jeu dans les relations humaines, sociales et sexuelles. Yvonne Rainer n'a eu de cesse de réinterpréter sa position d'artiste, en construisant un point de vue critique face au masculinisme de l'avant-garde new-yorkaise, au postmodernisme, à un féminisme essentialiste préfigurant à bien des égards une pensée queer.

NICOLAS DAUBANES / LA MAIN EN VISIÈRE

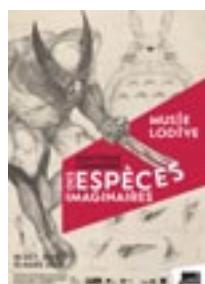
> 22 février, musée d'art moderne de Céret (Pyrénées-Orientales)



Le travail de Nicolas Daubanes explore le monde carcéral à travers des dessins, installations et vidéos. Après sa résidence à la Villa Médicis à Rome (2024-2025), cette exposition présente un ensemble significatif de ses œuvres, entre dessins à la limeille de fer et productions inédites. Lauréat du Grand Prix Occitanie d'art contemporain (2017), du Prix des Amis du Palais de Tokyo (2018), il a participé de nombreuses expositions comme à la Villa Arson à Nice, aux Abattoirs de Toulouse, au Palais de Tokyo ou encore au Centre Pompidou-Metz.

ANATOMIE COMPARÉE DES ESPÈCES IMAGINAIRES

> 15 mars 2026, musée de Lodève



Cette exposition propose de découvrir l'anatomie comparée et les sciences de l'évolution (paléontologie, biologie...) à travers l'analyse rigoureuse mais amusante d'espèces fantastiques. Un parcours didactique, qui mêle esprit scientifique et culture pop et qui présente, notamment, un squelette de crocodile de 5 m de long, âgé de 180 millions d'années, qui vient d'être restauré et qui n'a jamais été présenté au public. Ce crocodile sera exposé avec 19 squelettes d'animaux réels prêtés par l'université de Montpellier, Institut des Sciences de l'évolution de Montpellier.

NOUS NE SOMMES PAS SÉPARÉS

> 10 jan. 2026, La galerie 3.1, Toulouse



Cinq artistes questionnent les bouleversements contemporains en renouvelant le genre « classique » du paysage et du portrait. Marta Anglada crée en se libérant de tout acte volontaire et réfléchi, Christophe Debens est à la recherche de lieux enfouis ou perdus, Richard Cousin est sensible aux événements du monde actuel, Salomé Laborie Ortet questionne notre appréhension de la réalité et notre capacité à en percevoir d'autres et Bruno Puel pratique le dessin au graphite et à l'encre dont le trait évoque la gravure.

MUSIQUE

FALSTAFF / GIUSEPPE VERDI / DAVID HERMANN

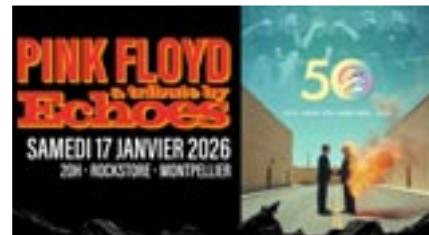
7, 9, 11, 13 janvier, Opéra Comédie, Montpellier



Avec *Falstaff*, son ultime opéra, Verdi signe une comédie, rythmée par des dialogues incisifs et une musique pétillante. David Hermann en fait une satire de la masculinité toxique, où intrigues, déguisements et qui-proquos s'enchaînent dans une mise en scène entre burlesque et critique sociale.

PINK FLOYD / A TRIBUTE BY ECHOES

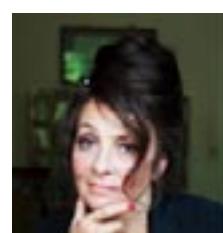
**Whish You Were Here 50
17 janvier, Rockstore, Montpellier**



Le groupe héraultais Echoes est reconnu comme l'un des plus fidèles tribute bands de Pink Floyd. Les six musiciens nous invitent à revivre le concert légendaire du groupe au Sports Arena de Los Angeles le 26 avril 1975, il y a cinquante ans. Le spectacle propose l'intégralité des deux albums mytiques, *Whish you were here* et *the Dark side of the moon*.

CATHERINE RINGER / L'ÉROTISME DE VIVRE

21 janvier, La Halle aux Grains, Toulouse



Catherine Ringer nous invite à écouter ses poèmes, certains dits et accompagnés au piano par la musique de Grégoire Hetzel, d'autres en chansons composées avec Mauro Gioia, qui signe également la mise en scène.

PATRICK WATSON

27 janvier, Bikini, Toulouse



Patrick Watson est un chanteur, pianiste et compositeur basé à Montréal. Il invente des paysages musicaux qui se déclinent en balades soutenues par des instrumentations rock et une voix omniprésente.



IL Y A PLEIN DE BONNES RAISONS DE CHOISIR **BIOCOOP.** MÊME LE PRIX.

**PRIX
ENGAGÉ**

Plus de 150 produits
du quotidien à prix engagés,
et bio, évidemment.

Retrouvez tous nos engagements sur www.biocoop.fr

Biocoop «L'Aile du Papillon»
34920 LE CRES

Biocoop «Le Viviers»
34830 JACOU

ouverts du lundi au samedi :
9h - 19h30 en continu

SARL ADP LE CRES - Société à Responsabilité Limitée au capital social de 110 000 € - 100 route de Nîmes 34920 le Crès - SIRET 432 113 033 00034 - Code APE 4729Z - R.C.S Montpellier 432 113 033 - Création : Altavia Disko - Crédit photographique : Bruno Panchèvre.

biocoop

L'Aile du Papillon

Le Viviers

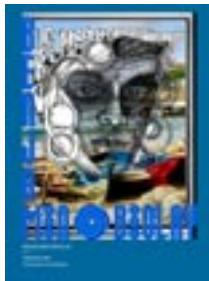
ALBI JAZZ FESTIVAL #7

25 > 31 janvier, Grand théâtre, Albi



Albi Jazz est une immersion dans un jazz libre, aventurieux et sans frontières. Entre grands ensembles et formations intimistes,

la programmation met à l'honneur des artistes qui réinventent le jazz et le façonnent. Au programme : Franges + Élodie Pasquier & Didier Ithursarry ; L'Ensemble Ensemble + Arnaud Dolmen & Léonardo Montana ; Shadowlands + Sélène Saint-Aimé Quintet ; Marie Krüttli Trio + Fire ! Orchestra ; Trio ETE + The Harlem Gospel Travelers.



FESTIVAL JAZZ À BAYSSAN

31 janvier, Scène de Bayssan, Béziers



Au programme : Prima Kanta - In a Purple Time, un quartet de jazz de chambre qui mêle piano, violon, harpe électro-acoustique, clarinettes et voix. Entre jazz minimaliste, musiques répétitives et improvisation libre ; New Sketches of Spain, Erik Truffaz & Antonio Lizana, réunis autour de l'album mythique, revisitent l'œuvre de Miles Davis en mêlant jazz et tradition flamenca ; Adrien Moignard Gipsy quartet et Baptiste Herbin Trio, entre jazz manouche et hommage à Django ; Béreau, trompettiste, compositeur et beatmaker, entre héritage jazz et influences rap et électro.

BENJAMIN BIOLAY

6 février, Corum, salle Berlioz, Montpellier

L'auteur-compositeur-interprète, musicien et producteur de la scène musicale française mé-

lange pop, rock, et chanson volontiers lacrymales. Sétois depuis quelque temps, il revient avec *Le disque bleu*. Pour celles et ceux qui l'ont manqué avec *Saint-Clair*, son dernier album, séance de rat-trapage.



Après *Richard III*, Guillaume Séverac-Schmitz s'empare d'un autre monument du répertoire shakespearien : *Roméo et Juliette*. Il signe une mise en scène électrique de la plus grande romance tragique de l'histoire du théâtre.

THÉÂTRE

FESTIVAL SCÉNO PREMIÈRE ÉDITION : PLANTER LE DÉCOR

15>31 janvier, théâtre Garonne, théâtre de la Cité, les Abattoirs, musée FRAC, Toulouse



Un décor n'est jamais neutre : il contient déjà, en creux, une pièce à venir. C'est cette vision que porte SCÉNO. Le festival invite des scénographes qui sont metteurs et metteuses en scène, plasticiennes et plasticiens, chorégraphes. Au programme : quatre spectacles, une installation, des rencontres en forme de dialogues pour partager leurs approches.

ROMÉO ET JULIETTE

William Shakespeare / Guillaume Séverac-Schmitz / Eudaimonia
16, 17 Janvier, Théâtre l'Archipel, Perpignan
20 janvier, Théâtre Molière, Sète
22 janvier, Théâtre Grand Narbonne

LA PROCHAINE FOIS QUE TU MORDRAS LA POUS- SIÈRE / PAUL PASCOT

30 et 31 janvier, Théâtre de Nîmes



Paul Pascot adapte et met en scène le bestseller largement autobiographique de son célèbre petit frère Panayotis, en se concentrant sur les rapports complexes de son cadet et de leur géniteur taiseux.

RÉGION(S) EN SCÈNE OCCITANIE

6 > 9 janvier, Théâtre Grand Narbonne



Pour la troisième année consécutive, Région(s) en Scène Occitanie accueillera à Narbonne les créations d'une vingtaine de compagnies régionales. L'événement qui rassemblera plus de 200 professionnels du spectacle vivant – artistes, donc, mais aussi programmateurs, institutions et partenaires culturels – est l'occasion de découvrir la production contemporaine locale tout en nouant des contacts professionnels.



RÉPONDEZ À CE
SOS

SOS
MEDITERRANEE

Votre don est vital
pour sauver des vies.
don.sosmediterranee.org

PHOTO: M. SCOTT / SOS MEDITERRANEE



L'ART D'AVOIR TOUJOURS RAISON

10 février, Théâtre de Mende



La compagnie Cassandre crée un théâtre drôle et engagé, avec cette fausse conférence très sérieuse. Deux faux experts très sûrs d'eux vous livrent leur méthode infaillible pour gagner n'importe quelle élection. Manipuler les mots, tordre les idées, ça fait (un peu) peur... mais surtout, ça fait rire !

IL NE M'EST JAMAIS RIEN ARRIVÉ / VINCENT DEDIENNE

1-5 février, théâtre de la Cité, Toulouse



Sur une mise en scène de Johanny Bert, Vincent Dediennne puise dans le Journal de Lagarce pour un seul en scène, inspiré par son rôle silencieux dans *Juste la fin du monde*. Il y révèle ce qui n'est pas dit, explorant la vie intime, drôle et tragique de Jean-Luc Lagarce dans les années 1980, entre Paris et Besançon, sur fond de sida.

TOUCHÉE PAR LES FÉES / MARIE DESPLECHIN / ARIANE ASCARIDE

17 février, Théâtre de Cahors



Une échappée autobiographique écrite à quatre mains. Le livre de souvenirs d'une comédienne qui rêve de s'envoler comme Puck, Ariel ou Peter Pan. Un hymne au théâtre, au rêve, à l'esprit d'enfance, à la vie tout simplement.

OCCUPATIONS / SÉVERINE CHAVRIER

17 > 20 février, Théâtre des 13 vents, Montpellier



Dernière création de Séverine Chavrier, la pièce s'appuie sur un vaste corpus de textes d'autrices, de Marguerite Duras à Annie Ernaux, en passant par Elfriede Jelinek et Constance Debré. On y retrouve son vocabulaire scénique, son rapport aux textes et aux voix intenses. Il est question d'intime et de désir féminin au temps des luttes et des féminismes.

LES GROS PATINENT BIEN / OLIVIER MARTIN- SALVAN ET PIERRE GUILLOIS

20 février, la Cigalière, Sérignan (34)



Pierre Guillois et Olivier Martin-Salvan, dans un feu d'artifice de bouts de carton, invitent à un voyage imaginaire, fusion des délires d'un cabaret de « cartoons » et d'une épopee shakespearienne. Ils sont toujours en tournée à Paris et plusieurs villes de France.

5 SECONDES / HÉLÈNE SOULIÉ

20 février, théâtre Jérôme Savary, Villeneuve-lès-Maguelone (34)

RER bondé. Un jeune homme aide une mère à descendre sa poussette sur le quai. Tout se passe en cinq secondes. Les portes du wagon se referment. La mère reste dans le wagon et regarde à travers la vitre son enfant et l'inconnu dé-sembré restés sur le



quai. Librement inspirée par le fait divers, la pièce nous place au moment du procès de la mère. Elle interroge l'instinct maternel, l'invisible pression qui pèse sur les femmes mais aussi ce qu'il y a de vivant en nous, ce qui résiste à l'écrasement et à la peur. Elle questionne la justice.

LES SEA GIRLS « DÉRAPAGE »

17 et 18 janvier, théâtre Le Cratère, Alès (30)



Voilà près de vingt ans, que Les Sea Girls défendent un music-hall contemporain, libre, grinçant et jubilatoire. Pour cette création, elles s'associent à Pierre Guillois (*Les gros patinent bien*). En dévoilant l'envers du décor – le travail, la fatigue, les ratés –, Judith Rémy, Prunella Rivière et Delphine Simon, accompagnées de musiciens en live, livrent un spectacle vif, drôle et généreux.

CAMILLE BOITEL ET SÈVE BERNARD

11 > 13 février, théâtre la Vignette, Montpellier



Sept interprètes débarquent sur la scène et élaborent un spectacle à partir des matériaux présents dans l'espace du théâtre. La chorégraphie des corps se noue autour d'une accumulation d'événements insurmontables et imprévisibles qui se font et se défont.



festival flamenco nîmes

13 > 18
JAN 26

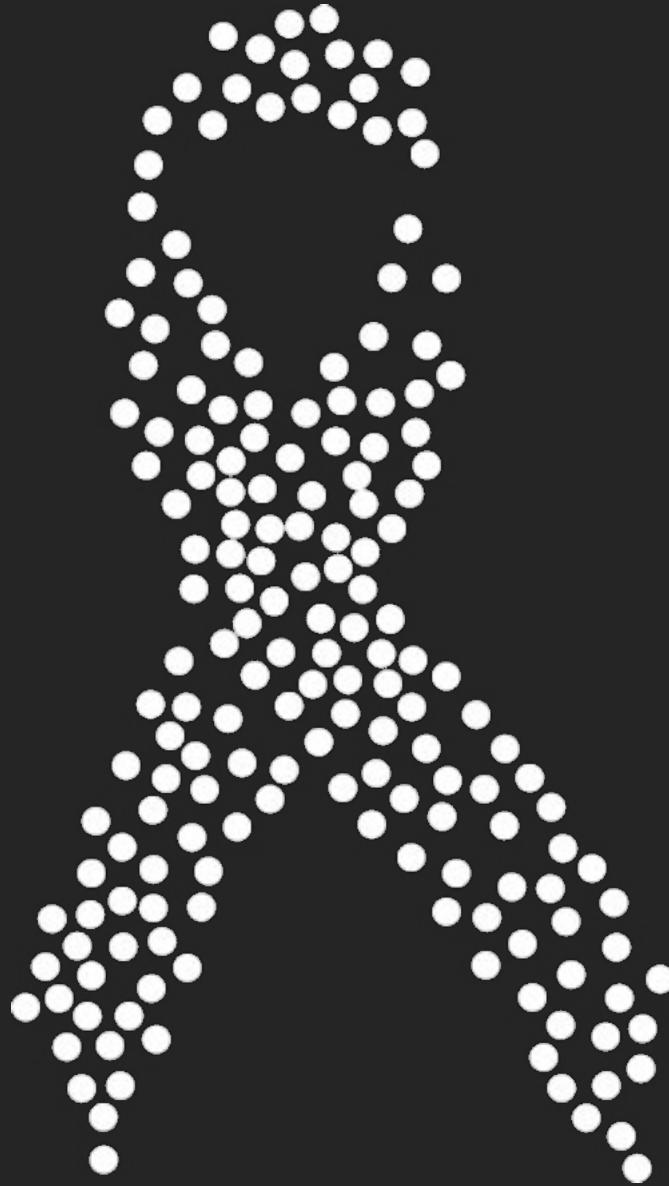


theatredenimes.com 04 66 36 65 10

Visuel © Marjorie Nastri



VINCENT DEDIENNE



IL NE M'EST JAMAIS RIEN ARRIVÉ

Jobanny Bert, 1 – 5 février 2026

Théâtre de la Cité

theatre-cite.com